Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 10 (1877)

Artikel: L'antechrist de M. Renan

Autor: Gindraux, J.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379225

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'ANTECHRIST DE M. RENAN

En lisant dernièrement, pour cette Revue, l'*Antechrist*, de M. Renan, nous avons pu constater que cet ouvrage n'avait aucunement vieilli. Il nous semble l'un des plus solides de la grande œuvre dans laquelle le brillant écrivain a entrepris de raconter *l'Histoire des origines du christianisme*. Sans doute ce volume n'a pas excité les mêmes contradictions, ni les mêmes applaudissements que la *Vie de Jésus*, il ne marque pas comme celle-ci une date dans la vie littéraire de M. Renan, le moment où sa réputation fait tant de bruit qu'elle touche à la gloire. Nous serions surpris néanmoins si cette œuvre, qui a soulevé des enthousiasmes moins passionnés et en revanche plus unanimes, n'atteignait pas plus aisément à cette faveur durable, qui est nécessaire pour faire franchir au succès le plus éclatant l'étape de la postérité, et empêcher un naufrage tout près du but. On s'expliquera très aisément cette supériorité du livre consacré à l'Antechrist ; il est plus aisé à chacun de raconter l'épopée du mal que celle du bien. Il faudrait avoir pour cette dernière la plume d'un ange trempée dans la rosée des cieux, ou à défaut le crayon naïf et simple des premiers évangélistes qui nous ont rendus exigeants. M. Renan se trouvait certainement en plein dans sa veine littéraire lorsqu'il a entrepris de peindre largement, sous ce nom d'Antechrist, qui était déjà une invention heureuse, la première réaction du monde profane et païen contre le monde chrétien, bien mieux que lorsqu'il a ébauché le portrait du Christ. Malgré les mérites de son dernier volume : *les Evangiles*[1], nous lui préférons encore celui-là pour les mêmes raisons qui nous le font préférer à la

[1] *Les Evangiles et la seconde génération chrétienne.* — Paris, Michel Lévy, 1877. Grand in-8.

Vie de Jésus. Nous n'aurons donc aucun regret de venir parler si tard de cette fresque éclatante ; il n'est jamais trop tard pour admirer la rencontre d'un sujet et d'un talent faits l'un pour l'autre. Nous avons eu le plaisir d'exposer ici-même et de discuter la philosophie de M. Renan[1]; nous serons heureux de compléter ce travail en montrant cet esprit distingué à l'œuvre dans un autre domaine que celui des idées pures, dans le domaine de la réalité et de l'histoire.

Il y a certainement en M. Renan plusieurs hommes, l'artiste, l'érudit, le philosophe, et même s'il en faut croire les préfaces de ses derniers ouvrages, un politique auquel il n'aurait manqué que l'occasion de faire ses preuves. Mais de tous ces hommes, celui qui représente la faculté maîtresse, celui qui conduit tous les autres, c'est évidemment l'artiste. Dans les *Dialogues et fragments philosophiques*, l'artiste a imposé au métaphysicien quelques passages de son rôle ; M. Renan ne s'avise-t-il pas de nous figurer la force des choses sous l'image d'un tact créateur qu'il appelle à réitérées fois l'artiste suprême, et il ne se prend pas à songer qu'en donnant à Dieu ce nom, il peint l'Etre suprême sous le visage de sa faculté maîtresse à lui, qu'il tombe enfin dans l'anthropomorphisme qu'il a reproché à tant d'autres ! J'ouvre le premier volume de l'*Histoire des origines du christianisme*, la *Vie de Jésus*, j'entends l'auteur nous parler d'art lorsqu'il est question de méthode, et nous dire : « La raison d'art en un pareil sujet est un bon guide[2]. » J'ouvre l'Antechrist, le filon indicateur reparaît dès les premiers mots. La seconde phrase du livre est consacrée au grand Artiste inconscient qui préside aux caprices apparents de l'histoire. Nous voilà duement avertis sur le but premier que M. Renan se propose dans sa narration, c'est d'imiter la vie, de la retrouver, de la créer telle qu'elle jaillissait alors ; ce ne sera pas une œuvre d'érudit qu'il construira, une thèse dogmatique qu'il voudra d'abord avoir au bout de sa plume en la saisissant, il n'a pas non plus pour but premier d'élucider

[1] Voir notre étude sur la *philosophie de M. Renan*, dans le numéro d'octobre 1876 de la *Revue de théologie*.

[2] *Vie de Jésus*.

certains points obscurs des origines chrétiennes, encore moins d'encourager par de grands exemples. Il cherche avant tout dans son travail d'historien à donner aux autres, et à se procurer à lui-même la jouissance esthétique de l'évocation d'un passé assez grand pour qu'il en soit sorti un monde.

L'artiste chez M. Renan ressemble moins qu'ailleurs au simple poëte; il ne cédera presque jamais à un naïf besoin d'expansion. C'est un metteur en scène et des plus habiles; il calcule tous ses effets et les veut. Il est d'ailleurs servi par une grande richesse de dons littéraires, et varie admirablement ses combinaisons, faisant valoir un sujet par un autre dans le corps de ses ouvrages, le Christ par l'Antechrist. Nous n'ajouterons pas, parce que cet éloge est devenu banal pour lui, qu'il a le sens de la dégradation des couleurs, la clarté, la vivacité, l'ironie. Il atteint à la puissance, mais c'est par la patience et la répétition. Si le tableau qu'il nous présente n'est pas toujours vrai, et il s'en faut du tout, il est du moins toujours vraisemblable pour qui n'est pas trop difficile en matière d'exactitude psychologique. Le monument qu'il a élevé au christianisme peut n'être pas sévère, il ne manque pas d'unité dans sa fantaisie : il a des parties grandioses et des détails exquis qui indiquent de hautes connaissances archéologiques. Mais c'est moins un monument de pure science théologique qu'un ouvrage d'art, quoique la science théologique de l'auteur soit parfois énorme et toujours de première main.

Ne soyons pas ingrats cependant à l'égard de M. Renan. La science théologique lui doit beaucoup; elle est redevenue grâce à lui mondaine, et l'un des genres de la littérature française; il a rendu la dogmatique et l'histoire attentives, dans nos pays de langue française, à la puissance des individualités qui souvent prime celle des doctrines. Il ne lui manque pour être considéré comme l'un des maîtres de la théologie historique, que d'avoir un peu plus laissé dans l'ombre ce but de jouissance esthétique, qui pour lui prime les autres dans la composition du monument au christianisme. Mais sa spécialité d'épigraphiste suffisait à son ambition d'érudit; elle est du reste assez rare. Il a voulu agir sur le siècle et y a réussi.

Entre le siècle et l'historien des origines du christianisme les points de contact d'ailleurs sont nombreux. Il y a ce scepticisme général qui ne croit qu'à la jouissance de l'esprit et trouve la vertu un peu lourde; il y a la négation des miracles, compensée par la ferveur avec laquelle on parle des forces cachées de la nature; if y a le même goût pour certaines couleurs qui ne sont que des agréments en histoire. L'ancienne école historique avait, on le sait, mis en honneur la couleur locale; elle visait à donner aux hommes et aux choses un cachet tout à fait distinct de celui du présent. Une nouvelle école lui a succédé qui cherche à peindre l'homme éternel, l'événement éternel, et qui retrouve sans cesse le présent dans le passé. Beulé dans ses écrits sur les Césars, qu'il entoure de tant d'allusions actuelles, Gaston Boissier dans le livre où il s'occupe de Cicéron, Mommsen, sont dit-on, les maîtres de cette école. L'*Abélard* de M. de Rémusat est peut-être l'œuvre qui résume le mieux les deux genres. M. Renan s'essaie aussi à la conciliation. La révolution de Judée lui rappellera la commune, et la conduite du procurateur romain abandonnant Jérusalem aux rebelles pour reconstituer le gouvernement à Césarée lui permettra de parler de la retraite de M. Thiers sur Versailles. Les allusions seront plus vives encore dans les *Evangiles*, et il affublera *Lucius Quietus* du nom de *bachi-bozouk*. Nous sommes loin des images hiératiques où se plaisait l'orthodoxie, ou de la raideur de Fra Angelico; M. Renan comprend le mysticisme brûlant du peintre de Fiesole, mais sait de plus donner une surabondance de vie à ses figures. Enfin, comme le siècle il croit en histoire à l'évolution, à l'influence fatale des milieux et des antécédents. Lui-même nous dira que la solfatare et Néron ont autant d'importance dans l'histoire de la formation du christianisme que le raisonnement théologique[1].

On nous pardonnera cette esquisse de l'esprit de l'historien, à la suite duquel nous allons étudier le mouvement général d'où est sortie l'Apocalypse, et la figure symbolique que revêt l'Antechrist dans ce livre extraordinaire. Ces considérations générales n'étaient nullement nécessaires. Elles n'étaient pent-

[1] *Antechrist*, pag. 329.

être pas déplacées à l'entrée de l'examen d'un livre où les portraits abondent, et qui a pour premier objet de nous présenter la savante peinture d'un état d'esprit.

I

Le volume que nous analysons s'ouvre, comme les précédents, par une introduction critique, consacrée aux sources de l'histoire que l'auteur va raconter. J'aime à lire ces introductions, car elles sont un résumé assez complet des débats auxquels chacune des pièces employées dans le cours de l'écrit a donné lieu ; et, j'ai hâte de le dire, en général, les questions sont tranchées avec une très grande modération. Avant d'indiquer et de discuter d'un peu près, les résultats critiques auxquels M. Renan est parvenu pour la période qu'il va embrasser, je tiens à dire quelques mots de l'esprit qui anime ses appréciations et que j'ai appelé modéré.

Il est modéré, lorsqu'on tient compte des antipathies de l'écrivain pour toute intervention surnaturelle. A l'inverse de ses coreligionnaires qui multiplient les interpolations, les fraudes pieuses dans la littérature sacrée, et se débarrassent du surnaturel des écrits bibliques en détruisant l'authenticité de ces documents, M. Renan garde autant qu'il peut celle-ci. Il a d'autres moyens pour tourner la difficulté. D'abord sa philosophie de l'univers lui permet de voir dans un grand nombre de miracle des phénomènes très réels, quoique inexpliqués. La nature est toujours pour M. Renan la grande mère, à laquelle tout est possible, ou du moins presque tout. Son principe est que tout peut arriver. Les mystérieuses coïncidences ne l'effraient pas. S'il n'admet pas la multiplication des pains, les guérisons de Jésus lui paraissent plausibles, à condition d'y voir un simple effet du magnétisme de la sympathie. Ce qu'il repousse, c'est l'intervention d'un être supérieur au monde. Il ne croit pas au miracle, mais à l'extraordinaire. Dès lors les expédients ne lui manquent pas pour expliquer les événements prodigieux rapportés par les Ecri-

tures; il n'a pas besoin de contester ces faits ou l'autorité des documents qui les rapportent.

L'humanité étant une portion de la nature, il retrouve en elle le grand ondoiement des forces qui vibrent dans l'univers extérieur. Il amortit dès lors par les contradictions qu'il suppose dans le cercle des apôtres, entre eux et au dedans d'eux, l'effet de leur unanimité. Ce n'est pas qu'il reprenne le point de vue délaissé de Baur. Il lui reproche au contraire, ainsi qu'à Holtzmann, de présenter Jésus et les apôtres comme des théologiens d'université, nourris de thèses abstraites, préoccupés de logique, et n'ayant jamais qu'une doctrine. Tout au contraire, selon M. Renan, ils en eurent chacun trois ou quatre et en changeaient continuellement. Nous disons, nous, que les points de vue les plus divers se trouvent au même moment dans les écrits des apôtres et du maître, parce qu'ils ont prêché la doctrine la plus complète et l'ont montrée sous ses différentes faces; mais nous pressentons une harmonie profonde entre ceux de ces aperçus que nous ne voyons pas encore se rejoindre par leurs racines. Nous disons encore, nous, que dans la suite de leur vie ils ont pu changer, en développant les richesses des principes qu'ils avaient posés, en trouvant leurs conséquences. Mais ce changement n'est que celui de la fidélité à un même esprit, suivi dans les étapes de son développement; c'est encore si l'on veut, le changement de la simplicité en profondeur, du germe en fruit, de l'unité qui se meut et grandit sur plusieurs lignes à la fois. Aux yeux de M. Renan, ils variaient parce qu'ils étaient mobiles, fiers, sujets à de grandes brouilles, dépourvus de science. Pour avoir l'idée de leurs passions, il faut, dit-il, étudier les petites coteries du monde religieux, les congrégations anglaises et américaines [1]. Cette étude de mœurs à laquelle il nous renvoie paraîtra hors de propos à plusieurs. M. Réville [2] dans un article sur l'Antechrist publié par la *Revue des deux mondes*, trouve peu heureuse cette modification introduite dans la théorie de Baur, et qui consiste à mettre dans la vie individuelle de chaque apôtre les

[1] *Antechrist*, introduction, V.

[2] *Revue des deux mondes*, numéro du 15 décembre 1873.

dissentiments que le théologien allemand voyait dans le groupe apostolique. C'est une consommation de points de vue qui est en effet bien forte. Elle permettra néanmoins à M. Renan de sauvegarder l'authenticité des Ephésiens et des Colossiens, quand même la christologie de ces lettres ne répond pas selon lui à celle d'autres épîtres.

Au reste il ne faudrait pas croire que l'auteur de l'Antechrist fut réellement brouillé avec la fameuse école. Il y revient très souvent pour les besoins de sa cause, en particulier dans les *Evangiles*. Ce n'est pas l'homme des données simples et d'un ou deux principes d'explication seulement; il a compris le caractère compliqué du monde et fait intervenir dans son histoire de la formation des mystères chrétiens tous les mobiles possibles. L'apothéose involontaire du travail mythique, la légende consciente de l'instinct poétique, les malentendus, les fraudes pieuses, les bizarres rencontres d'événements , les haines et les variations des premiers chrétiens, tout cela agit à la fois dans l'Antechrist. Ce que l'auteur de ce livre déteste, ce sont les thèses tranchées, et séparées d'autres thèses.

Ses négations en critique ont elles-même un caractère dubitatif qui les émousse. Jusqu'à l'apparition des *Evangiles*, qui nous le montrent passant à une négation plus ferme, au moins pour le moment, ce caractère produisait une certaine satisfaction chez les partisans de l'authenticité de nos principaux documents. Nul, plus que M. Renan, n'a fait usage en toute matière du mot peut-être. Quant à nous, nous avouons goûter dans la critique sacrée une certaine modération d'affirmation. Elle nous paraît commandée par les contestations sans fin et les hypothèses qui se succèdent toujours dans ce domaine. Il y a sans doute dans toute science, même dans les sciences dites exactes et expérimentales une part de foi, c'est elle qui, par exemple, fait admettre la durée dans l'avenir des lois qui ont régi le passé. La part de la foi augmente dans les sciences qui touchent aux questions d'origine ; là, la vérification des hypothèses par l'expérience et même par l'observation ne se fait qu'à demi ; d'un autre côté, ces sciences n'ont pas la rigueur de déduction que les mathématiques empruntent au principe de contradiction.

La part de la foi augmente encore dans les sciences morales et religieuses, en philosophie, en métaphysique, en théologie. L'objet de ces sciences est invisible aux sens; il n'est saisi que par un effort sur notre nature, que la pure réflexion fatigue. Chaque solution remue d'immenses intérêts. Or c'est le malheur et la grandeur de la critique sacrée de tenir à la fois des sciences d'origine et des sciences religieuses, puisqu'elle s'occupe de l'origine de nos documents religieux. Comme l'archéologie, elle est à moitié art pour la méthode, pour l'interprétation des textes. Elle réclame plus que de l'érudition et une raison ordinaire, elle veut des qualités littéraires, du tact, de l'ingéniosité, de la finesse, du talent, en un mot. Il faut y ajouter un esprit qui soit maître de soi, qui manie les documents sans être troublé par la gravité des questions liées à leur authenticité, qui ne se laisse entraîner par des habitudes chères au cœur et la pensée des conséquences pratiques, qu'après avoir constaté l'impossibilité de se décider autrement. Et comme cette impossibilité se présentera fréquemment dans l'état d'élaboration où se trouve encore la science de la critique sacrée, nous voudrions qu'on s'appliquât à reconnaître les cas où elle s'est présentée pour se garder alors de s'exprimer en des termes qui feraient croire à une absolue rigueur.

Certes, nous aussi nous aimons l'ardeur des convictions dans ce domaine, nous la préférons aux indifférents peut-être, qui se gardent d'arriver à aucune opinion. Mais il nous semble qu'on peut être persuadé et sentir ce qu'on doit de sa persuasion aux prémisses d'un système étranger à la critique, à des impressions littéraires parfaitement sûres, mais incommunicables peut-être; il nous semble surtout qu'on pourrait sans inconvénient rappeler de temps à autre ces éléments de la conviction. Il y a deux dogmatismes bien différents, celui de la foi pure et celui de la science pure. Bien qu'ils se cotoyent sans cesse dans nos croyances, ne leur donnons pas la même valeur, et tout en les apportant les deux dans la critique, sachons dire ce qui est de l'un et ce qui est de l'autre, ce sera le moyen de leur enlever leurs exagérations. En tout cas, gardons-nous, non pas des négations et des affirmations tranchées, mais de

donner les unes et les autres pour des résultats scientifiques absolument évidents et qui doivent s'imposer à tous, lorsqu'elles ne sont que le fruit de nos préférences religieuses et de nos pressentiments encore obscurs quoique solides pour nous.

Je terminerai cette esquisse des principes qui guident l'auteur de l'*Antechrist* dans sa critique des sources en le félicitant du respect qu'il a encore gardé pour la tradition. Il n'a pas la prétention ordinaire d'en savoir plus long que les témoins immédiats. Nous supposons volontiers que la question d'authenticité ne s'est pas posée pour les contemporains. Si les fraudes pieuses étaient aussi communes alors qu'on veut le dire, elles devaient mettre en éveil la critique des partis religieux. On pouvait ne point discerner dans ces procédés un acte malhonnête, l'intelligence dut en les voyant multiplier prendre garde aux mystifications. Or, M. Renan accorde plus d'esprit aux antiques dépositaires des traditions qu'on ne leur en laisse souvent. Il accueille même certains bruits qui ne sont pas liés à l'authenticité de nos écrits sacrés. Il admet le voyage de Paul en Espagne [1], celui de Pierre à Rome [2], il croit que Jean a été plongé dans de l'huile bouillante [3]. Nous verrons sa complaisance éclater en bien d'autres points. Aussi a-t-il prévu les dédains dont il pourrait être l'objet des intransigeants de la critique. Il va en quelque sorte au devant d'eux dans son introduction : « Les conclusions auxquelles je suis arrivé, dit-il, et que je ne tiens du reste que pour probables, exciteront certainement, comme l'emploi que j'ai fait du quatrième évangile en écrivant la *Vie de Jésus*, les dédains d'une jeune école présomptueuse, aux yeux de laquelle toute thèse est prouvée dès qu'elle est négative, et qui traite péremptoirement d'ignorants ceux qui n'admettent pas d'emblée ses exagérations [4] ». M. Réville lui a en effet reproché ses timidités en matière de critique biblique, bien que cette protestation ne pût s'adresser à lui dans la pensée de l'auteur. Que sera-ce donc de ceux qui étaient visés directement par cette phrase de l'introduction de

[1] *Antechrist*, pag. 106. — [2] *Antechrist*, pag. 30 et introduction. — [3] Pag. 198 et l'introduction. — [4] Introduction, pag. 44.

l'*Antechrist?* Malheureusement les *Evaagiles* nous le montrent venant à résipiscence sur ses timidités. Il n'en aura pas moins, cependant, donné l'exemple d'une sage hésitation.

J'ai commencé de donner des preuves de la modération apportée par M. Renan dans l'exercice de sa critique. La meilleure de toutes sera la statistique des documents sacrés du Nouveau Testament qu'il considérait comme authentiques lors de la publication de l'*Antechrist*. Comme aucune découverte de fait nouvelle ne motive le changement de front qu'il a opéré depuis sur plusieurs points importants, cette revue garde une partie de son actualité. Il est permis de penser, sinon que M. Renan reviendra aux opinions qu'il professait alors, au moins qu'il les envisage toujours comme soutenables et ayant toujours quelque possibilité en leur faveur.

Il admet à cette date des Logia originaires de la main même de Matthieu, et les envisage comme le recueil des discours qui se trouvent dans notre premier évangile. Il admet un Marc primitif, essentiellement biographique dont notre Marc serait une extension. Il admet que l'évangile de Luc est l'ouvrage de la même main que le livre des Actes, et voit dans ces deux écrits l'influence de Paul. Luc aurait eu sous la main en composant son évangile le recueil biographique de Marc et les Logia de Matthieu, ainsi que d'autres discours déja écrits.

Les faits du quatrième évangile seraient peut-être de Jean l'apôtre, fils de Zébédée ; peut-être le *presbyteros Johannes* aurait-il tenu la plume pour les transcrire, mais ils procèdent bien de la tradition johannique. C'est ici que les *Evangiles* deviennent tout à fait négatifs et marquent chez M. Renan un revirement important d'opinion.

En somme il admet l'authenticité de la plus grande partie des quatre évangiles, et celle des Actes.

Il établit diverses classes parmi les épîtres de Paul ; elles se rangent à ses yeux sous les chefs suivants :

1° Epîtres incontestables et incontestées ; ce sont l'épître aux Galates, les deux aux Corinthiens, l'épître aux Romains.

2° Epîtres certaines quoiqu'on y ait fait quelques objections : les deux épîtres aux Thessaloniciens et l'épître aux Philippiens.

3° Epîtres d'une authenticité probable ; l'épître aux Colossiens, l'épître à Philémon.

4° Epître encore probable, quoique douteuse : c'est l'épître anx Ephésiens.

Il ne rejette ici que le groupe des pastorales. Il accorde une pleine confiance à l'épître aux Hébreux, tout en lui donnant pour auteur Barnabé.

Il admet la première de Jean et déclare qu'elle est certainement de la même plume que la plus grande partie du quatrième évangile.

La première de Pierre est pour lui d'une authenticité probable, la seconde sûrement apocryphe. Jacques et Jude sont douteux. La seconde et la troisième de Jean sont de l'école de Jean.

Il admet l'Apocalypse.

On peut trouver qu'il rejette encore un grand nombre d'écrits ou de fragments ; il en rejette moins que la plupart de ceux qui nient le surnaturel.

Après ce coup d'œil général promené sur la critique de M. Renan, il nous reste à examiner d'un peu plus près les pages qu'il consacre aux documents employés dans le présent volume. Ces documents embrassent une période de douze ans, qui s'étend de l'an 61, époque de la captivité de Paul à Rome, jusqu'à l'an 73, époque de la fin de la révolution juive. Ce sont les dernières épîtres de Paul, celles aux Philippiens, aux Colossiens, à Philémon et aux Ephésiens, l'épître aux Hébreux, celles attribuées à Pierre, à Jacques et à Jude, enfin le plus important de ces monuments, l'Apocalypse. Cet examen prolongera un peu l'étude de l'introduction, mais l'introduction est une des œuvres vraiment théologiques du livre.

M. Renan s'était déjà exprimé assez longuement dans son *Saint Paul* sur celles des épîtres de Paul qu'il emploie ici. Il avait relevé en particulier les objections que Baur a dirigé contre les Colossiens et les Ephésiens. On sait que le savant allemand avait surtout insisté sur les expressions employées dans ces lettres pour désigner le rôle de Christ au sein de la divinité; ces termes enchérissaient selon lui sur les épîtres

précédentes et marquaient une évidente intrusion du gnosticisme. M. Renan fait observer avec raison que c'est bien le gnosticisme qui a pu se nourrir de cette christologie, plutôt qu'il ne l'a produite. Tout en croyant à un changement, plutôt qu'à un développement dans les idées de l'apôtre sur la personne de Jésus, l'auteur de l'*Antechrist* a soin de marquer dans son histoire le moment où, selon lui, s'opère cette variation. Enfin il s'explique le ton en quelque sorte impersonnel des Ephésiens, l'absence de salutations dans cette lettre, un fait qui serait vraiment extraordinaire si l'épître était adressée à une église avec laquelle Paul avait eu des relations si intimes, il s'explique tout cela, dis-je, en faisant de cet écrit une encyclique destinée aux églises d'Asie-Mineure. Il reste pourtant sur ce sujet quelques hésitations dans son esprit.

Ainsi qu'on l'a vu, M. Renan ne mentionne pas les pastorales parmi les documents d'information sur cette époque, il les rejette même complétement. Sa principale objection contre elles se trouve dans la situation historique qu'elles révèlent ; il ne sait dans quelle période de la vie de Paul placer ce départ pour la Macédoine , où l'apôtre aurait laissé Timothée à Ephèse[1], et que suppose la première à Timothée ; il ne sait non plus où placer le voyage à Nicopolis que suppose l'épître à Tite[2]. Il relève enfin dans les trois pastorales des expressions jusqu'alors inconnues au dictionnaire de Paul, ainsi qu'une organisation hiérarchique de l'église qui est un anachronisme au premier siècle. Ces dernières observations, on le sent, ne sont pas ce qui a déterminé la conviction du critique. Il appuie davantage sur la difficulté qu'il trouve à introduire les voyages mentionnés par ces écrits dans la contexture de la vie de Paul, telle que les Actes l'établissent. Il n'ignorait pas cependant l'hypothèse de Wieseler, défendue parmi nous par M. Reuss[3], qui place un voyage de Paul en Crète et à Corinthe pendant le séjour de deux ans et demi à Ephèse. Il aurait d'ailleurs la res-

[1] 1 Tim, I, 3.

[2] Tite I, 5.

[3] Reuss, *Die Geschichte der Heiligen Schriften des Neuen Testaments*, §§ 87-92.

source de placer ce groupe après la première captivité, sur la fin de la carrière de Paul, puisqu'il défendra lui-même la supposition d'un voyage du grand missionnaire en Espagne. Pourquoi, du moment qu'on croit que les voyages et l'activité infatigable de Paul se poursuivent par delà le terme où les clôt le livre des Actes, ne pas concevoir une excursion en Asie? Un très grave embarras, du reste, dans la supposition de l'inauthenticité de ces lettres, est de définir l'intention dogmatique que l'auteur aurait eue en les supposant. Cette remarque est de M. Sabatier [1] qui a insisté en outre avec beaucoup de bonheur sur la tournure pratique que prenait la pensée de Paul pendant les dernières années de sa vie, laissant de plus en plus de côté l'appareil dialectique dont elle s'était servie auparavant, et se bornant en dogmatique à de brèves affirmations. Nous persistons à penser, quant à nous, que les répugnances du critique sont un peu absolues en cette question ; nous aurions compris le doute, mais non cette catégorique expulsion. Il est vrai que M. Renan trouve ces fragments très précieux quoique inauthentiques. Il se sert des apocryphes eux-mêmes, en pensant qu'ils sont l'expression eux aussi de l'esprit de leur temps.

Il a rangé la première de Pierre, l'épître de Jacques, de Jude parmi les douteuses, mais il incline fortement, en gardant quelques perplexités, vers leur authenticité. Elles s'emboitent parfaitement dans un récit organiquement conçu ; les traits de circonstance qu'on y rencontre vont au devant des témoignages du dehors. L'épître de Pierre répond à ce que nous savons de la situation des chrétiens à Rome vers l'an 63, par les récits de Tacite. L'épître de Jacques répond à l'état des *ebionim* de Jérusalem, tel que le peint Josèphe. Les prétendus emprunts faits par la première de Pierre aux Ephésiens et à d'autres lettres de Paul, ne sont peut-être que des lambeaux de phrases tombés dans le domaine public. Cette lettre enfin est l'une des plus anciennement et des plus unanimement citées.

La seconde de Pierre est sûrement apocryphe, selon lui. C'est un pastiche qui n'a aucune ressemblance avec la première et qui n'est cité pour la première fois qu'au troisième siècle.

[1] *L'apôtre Paul*, par M. Sabatier, pag. 233.

Nous observerons toutefois que tandis que M. Renan prétend, sans mettre aucune réserve à son affirmation, qu'Origène ne la connaît pas ou l'exclut, d'après le passage où Eusèbe nous parle de l'opinion de ce père et dit qu'il la rangeait parmi les écrits contestés, il est avéré cependant que dans ses commentaires, Origène a plusieurs fois nettement invoqué l'autorité de cette épître [1]. On en a conclu qu'Origène mentionnait parfois, tout en la nommant, les contestations dont elle était l'objet de la part d'autres personnes, mais l'admettait pour lui-même. Ajoutez que Clément d'Alexandrie paraît déjà l'avoir citée indirectement [2]. Le canon de Muratori ne la nomme pas, mais il est incomplet et ne nomme pas non plus la première de Pierre. Enfin l'on croit avoir retrouvé sans le nom de Pierre, il est vrai, la citation de ce passage de sa seconde lettre : *Un jour pour le Seigneur est comme mille ans*, dans Irénée [3], et même dans Justin [4], qui fait précéder cette citation de ces mots : « Nous connaissons qu'il a été dit ; » enfin, Guericke croit que Théophile, évêque d'Antioche, plus ancien qu'Irénée, cite 2 Pier. I, 10, et I, 19 [5]. Quant à l'objection qui se tire des passages empruntés et presque copiés de Jude, elle ne peut retenir ceux qui, comme M. Renan, pensent que les Ephésiens copient largement les Colossiens, et qu'il y avait alors des thèmes de prédication semblables à ces hémistiches qui aujourd'hui font partie du domaine banal des poëtes. Ces thèmes étaient une portion du trésor commun de la littérature apostolique et en quelque sorte dans l'air. Si nous insistons sur ce sujet, ce n'est pas que nous ignorions que les antipathies soulevées par cette lettre soient très générales, et se reproduisent dans les camps les plus divers ; nous avons voulu rappeler que cette cause soi-disant perdue peut toujours être défendue sans

[1] *Commentaire grec sur saint Matthieu. Dialogue grec sur la vraie foi* version latine de ses *Commentaires sur l'épître aux Romains, de la huitième homélie sur le livre de Josué, sur le Lévitique, sur les Nombres*, etc.

[2] Eusèbe. *H. E.* VI, 24.

[3] Irénée. *Adv. Haeres*, V, 23 et 28.

[4] *Dial. cum Tryph.*

[5] Consultez *Gesammtgeschichte des Neuen Testaments.*

trop de désavantage apparent. A nos yeux elle n'est pas encore condamnée.

Quant à l'épître aux Hébreux, M. Renan nous rappelle que les anciens manuscrits portent simplement cette suscription : Πρὸς Εβραίους. Certains *codices* omettent cette lettre, d'autres la placent à la suite des épîtres de Paul, et même à la suite du canon comme une sorte d'appendice. Le *codex augiensis* la donne seulement en latin. Origène, tout en l'admettant comme de Paul, reconnaît que plusieurs personnes émettent des doutes sur son authenticité. « Quant à la question de savoir qui a écrit cette épître, s'écrie le même Origène, Dieu sait la vérité. » Tandis que les latins maintiennent énergiquement que l'épître n'est pas de Paul, c'est à Alexandrie que se forma l'opinion qui finit par avoir raison des répugnances de l'Occident. Le fond des idées n'est pas éloigné des opinions de Paul, mais l'exégèse habituellement allégorique ressemble bien plus à celle de Philon qu'à la sienne. M. Renan suppose donc avec Tertullien qu'elle est de Barnabé, helléniste chypriote, à la fois disciple de l'apôtre et indépendant de lui. Les destinataires ne seraient pas du tout comme on l'a pensé les membres de l'église de Jérusalem. Comment supposer qu'un Barnabé osât faire la leçon de si haut à l'église mère, à des gens vivant tous les jours autour du temple? Les destinataires sont plutôt les fidèles de Rome, d'après M. Renan ; dans cette hypothèse les mots ; ἀσπάζονται ὑμᾶς οἱ ἀπὸ τῆς Ἰταλίας désignent des Italiens demeurant hors d'Italie, car telle est la force du mot ἀπὸ. Reste l'explication du titre qui est la plus grave difficulté dans cette supposition. Mais les titres, nous dit M. Renan, ne sont pas toujours de la main des auteurs, et celui-ci peut avoir été un simple mot de passe destiné à empêcher que la lettre ne devînt compromettante. La remarque est bien ingénieuse, c'est pourquoi elle nous laisse quelques doutes. Quoi qu'il en soit, nous ne serions pas ici en présence d'un homme qui usurperait dans une intention doctrinale le nom de l'apôtre, la lettre aux Hébreux ne donnant nulle part saint Paul pour son auteur. Nous n'aurions ici qu'une méprise assez tardive de l'église qui, dans l'obscurité où elle était laissée par l'écrit envisagé de sa part comme in-

spiré, a pu attribuer très aisément celui-ci à Paul. L'autorité même de l'écrit ne souffrirait ainsi nullement de cette attribution à un nouvel auteur, ce qui n'était pas le cas des pastorales ou de la seconde de Pierre qui deviennent immédiatement, quand on conteste leur origine, des actes de faux.

Le monument important de cette histoire est l'Apocalypse. L'auteur de ce livre déclare se nommer Jean. « Moi Jean, votre frère et votre compagnon de persécution, de royauté et de patience en Christ [1]. » Mais deux questions se posent généralement ici : 1° l'allégation est-elle sincère? 2° si elle l'est, ce Jean ne serait-il pas un homonyme du fils de Zébédée? M. Renan écarte facilement la seconde hypothèse. Le ton de l'Apocalypse selon lui a une telle autorité qu'on ne peut guère se refuser à voir en celui qui le prend un dignitaire ecclésiastique tout à fait hors ligne. Jean surnommé Marc n'eut jamais, quoiqu'en dise M. Hitzig, assez d'ascendant pour parler si sévèrement d'une manière publique à quelques-unes des églises d'Asie-Mineure. Les lettres adressées aux sept églises au début de l'Apocalypse nous empêchent donc de nous arrêter sur cette substitution. Reste le *presbyteros Johannes*, « sorte de sosie de l'apôtre, qui trouble comme un spectre toute l'histoire de l'église d'Ephèse et cause aux critiques tant d'embarras. » Quoiqu'on ait nié l'existence même de ce personnage qui se déduit d'une induction de Denys d'Alexandrie et d'un passage assez obscur de Papias, le critique admettra sa réalité ; mais il trouve que son obscurité qui le réduit presque à l'état d'ombre ne répondra en rien au ton imposant de l'Apocalypse. *Presbyteros Johannes* a tenu peut-être la plume, mais pour son maître et sous son inspiration dans le quatrième évangile et la première épître dite de Jean. Les deux autres épîtres de Jean peuvent être son œuvre personnelle, puisque leur auteur s'appelle l'ancien, ὁ πρεσβύτερος. L'Apocalypse n'est certainement pas de lui. Il faut donc conclure que celui qui parle dans ce livre se donne bien pour Jean l'apôtre.

Mais si ce nom n'est pas un homonyme, il pourrait être un pseudonyme, selon l'autre alternative que nous avons posée.

[1] Apoc. I, 9.

L'essence des apocalypses est d'être pseudonymes. Les auteurs des apocalypses de Baruch, d'Hénoch, d'Esdras, se donnent pour ces hommes eux-mêmes. Si donc l'auteur de cette révélation nous a donné son nom, ce ne peut être que par une surprenante exception. Eh bien, cette exception, M. Renan l'admet. Les autres apocalypses ont pu être attribuées à des hommes qui ne les avaient pas écrites, parce qu'elles paraissaient longtemps après la mort de ceux-ci, quand leur bouche muette ne pouvait plus démentir les faussaires. Or d'après la date à laquelle M. Renan fixe la composition de cet écrit, — cette date tombe vers l'an 68 ou 69, — le faussaire, s'il y en a un, se serait servi du nom de Jean du vivant de l'apôtre et quand il pouvait être convaincu par lui de mensonge. Est-il admissible qu'il se soit exposé à un tel risque? Eût-il osé surtout offrir son livre à des églises qui avaient été en rapport étroit avec l'apôtre? M. Scholten, bouleversant toutes les traditions, nie les rapports de Jean avec les églises d'Asie-Mineure. Mais c'est dans ce cas que le faussaire eût été aisément convaincu d'imposture, car il se donne pour connaître ces églises et savoir leurs secrets. L'élimination du pseudonyme nous conduit après celle de l'homonyme au fils de Zébédée.

L'examen intrinsèque du livre appuie solidement cette conclusion. C'est bien là l'œuvre du fils du tonnerre, du terrible *boanerge*. On y sent un judéo-chrétien exalté, or ce rôle convient très bien à Jean d'après son biographe actuel. Nous sommes fâché de dire que dans le cours de l'ouvrage l'historien de Jean n'a pas d'autres indices à invoquer un faveur de ce caractère fanatique qu'il suppose toujours chez l'ami et le confident de Jésus, que ceux que M. Rambert trouve avec raison si insuffisants[1]. La description de la cour céleste avec ses trônes et ses couronnes est bien encore de celui qui souhaitait de s'asseoir avec son frère sur des trônes, à gauche et à droite du Messie! Cependant retouchant cette remarque le critique avouera un peu plus loin qu'un homme qui avait été l'ami de Jésus pouvait

[1] Voir la discussion engagée dans la Revue entre M. van Gœns et M. Rambert sur l'auteur du quatrième évangile. Numéros d'octobre 1876, de janvier et d'avril 1877.

difficilement le placer sur un trône [1]. Examinant la langue de l'Apocalypse, M. Renan la trouve calquée sur l'hébreu. Nul doute que l'ouvrage n'ait été écrit en grec, cette parole : « Je suis l'alpha et l'oméga » suffit à le prouver ; mais on voit dans cette langue un homme qui avait passé bien des années à Jérusalem dans l'entourage du temple. M. Renan signale enfin dans cette langue les traits caractéristiques qui ont du rapport avec le quatrième évangile, l'expression ὁ λόγος τοῦ θεοῦ, l'image des « eaux vives, » le nom caractéristique d'« agneau de Dieu. » Il n'en conclut pas que le quatrième évangile soit de la même plume, mais il y voit au moins une marque du lien qu'il n'a cessé de relever entre cet évangile et l'apôtre Jean. La tradition hésite sans doute sur l'Apocalypse, tandis qu'elle est à peu près unanime pour donner toute sa confiance à l'évangile. Qu'en conclut M. Renan, lui d'ordinaire plus respectueux envers les témoignages antiques, et qui va jusqu'à accueillir sur leur foi de simples bruits? Que le dilemme posé par Denys d'Alexandrie, qu'il faut attribuer ou l'évangile ou l'apocalypse à l'apôtre est parfaitement juste, du moins en tenant compte de la forme actuelle de l'évangile. Mais au lieu d'opter comme une partie de la tradition pour l'évangile, il optera avec la gauche de la critique moderne pour l'Apocalypse. Nous croyons, quant à nous, que le dilemme peut être aisément tourné, et l'inclination longtemps marquée de M. Renan à attribuer quelques fragments de l'évangile à Jean, à rattacher du moins à l'influence directe de l'apôtre cet important écrit, nous en est la meilleure des preuves. Je sais bien que le critique que nous nous sommes efforcé de suivre dans les méandres de sa pensée toujours un peu flottante, finit par montrer son étonnement de ce qu'une composition telle que l'Apocalypse soit sortie de la plume d'un des personnages de l'idylle évangelique. Il se demandera même si tout n'est pas faux dans l'édifice qu'il vient d'élever si laborieusement, si le tableau des synoptiques lui-même n'est pas arrangé après coup, et si l'entourage de Jésus ne fut pas beaucoup plus pédant, plus scolastique, plus analogue aux scribes, que le récit de Matthieu, Marc et Luc ne porterait à le suppo-

[1] *Antechrist*, Introduction, 41.

ser. Mais ces extrémités auxquelles il semble vouloir demander un refuge contre ses conclusions ne le retiennent pas longtemps, et il déclare que si l'apôtre Jean a écrit quelque chose c'est bien l'Apocalypse ! Gardons cette affirmation car elle paraît la bonne.

Il faut toujours se souvenir de ces retours d'opinion fréquents chez M. Renan, et dont il vient de donner un exemple si frappant par ses *Evangiles*, quand on résume ses discussions critiques, si l'on ne veut pas être injuste envers lui. Il est exigeant en matière de preuves et ne voudrait se prononcer que sur des arguments rigoureux ; puis il est profondément sceptique, et dès lors habile à trouver des côtés faibles aux meilleurs arguments. Un tel esprit porté dans une science telle que la critique sacrée, où la position de l'âme vis-à-vis de la religion détermine souvent les opinions, forme un contraste excessif avec les affirmations hardies que nous avons souvent entendues se donner dans ce domaine pour d'incontestables conclusions. Après l'avoir loué de sa modération, nous le blâmerons donc aussi avec M. Réville de sa timidité. Ce ne sera pas de sa timidité scientifique, nous ne saurions trop la louer, mais de sa timidité d'artiste et de philosophe. Il résulte du ton qu'il emploie dans ses introductions critiques que les assises de ses histoires sont en l'air ; ses récits ressemblent aux palais que les génies de la fable bâtissent dans les nuages, ils sont merveilleux comme ces créations dorées que chaque couchant voit s'élever en échafaudages splendides sur l'horizon. On ne se lasse pas d'admirer, mais on n'y va pas loger, car ils ne vous porteraient pas.

II

Et maintenant entrons dans l'histoire. Il dépend de nous d'oublier le sous-sol si mouvant qui la porte et de nous figurer que nous marchons sur un terrain parfaitement ferme.

L'auteur commence pour renouer le récit de la vie du Paul au point où il a été laissé en l'an 61. La fin de la vie de l'apôtre

des gentils, qui coïncide à peu près avec celle de Pierre et de Jacques, nous fait assister à ce mouvement des esprits d'où naîtra le mythe de l'Antechrist. En même temps l'Antechrist nous conduira à étudier d'un peu près la figure de saint Jean qui a donné un nom et un symbole à la réaction antichrétienne. C'est le propre de l'histoire apostolique de se résumer tour à tour dans quelqu'un des grands apôtres ; elle met successivement en lumière Pierre, Paul et Jean. M. Renan a la sagesse de suivre cette division donnée par la nature des choses, ses *Apôtres* nous montrent surtout Pierre, son *Saint Paul* n'a pas besoin d'être caractérisé, et l'*Antechrist* nous montre Jean. Mais Jean qui est le personnage principal de ce livre n'y apparaît pas tout de suite. Il est annoncé par une série d'événements qui amènent le départ de ce monde de ses collégues et le laisseront seul, contraint de monter à leur place et de se revêtir de leur influence. On pourrait appeler cette période la préparation de la crise. Elle mérite de nous arrêter tout d'abord.

Le centurion Julius avait remis ses prisonniers au préfet du prétoire, qui était alors le noble Burrhus. Peut-être fût-ce à l'influence de cet homme juste et vertueux, avec qui du reste il n'eut aucun rapport direct, que l'apôtre Paul dut de se voir traiter avec humanité. Il eut la permission de vivre à ses frais, dans l'enceinte des *castra pretoriana* probablement, où tous le venaient voir librement. Dans cet état, il attendit deux ans entiers l'appel de sa cause, et profita de la liberté qui lui était laissée pour annoncer l'évangile aux juifs ou aux païens, que des invitations de sa part ou la curiosité avait amenés dans sa cellule.

Son apostolat parmi les gentils fut surtout couronné de succès. La secte nouvelle eut des adeptes jusque dans la maison de Néron. Quelques vagues indices feraient croire qu'il eut des relations avec des membres où des affranchis de la famille *Annœa*. Peu d'années de la vie de l'apôtre furent sans doute plus heureuses que celles-là. Son pauvre logement était le centre d'une immense activité. De touchantes consolations venaient de temps en temps le trouver au milieu de ses chaînes.

Celles-ci s'étaient transformées eu une sorte de petit paradis, parce qu'elles le mettaient à l'abri de la malveillance des juifs. Assurément, nous croyons aux joies de Paul dans son emprisonnement, ses lettres montrent que la promesse de Jésus : « vous serez heureux..... lorsqu'on vous persécutera [1] » s'était accomplie à certains moments pour lui, mais nous pensons que pour un tempérament tel qu'était celui de Paul la captivité avec son immobilité forcée devaient être parfois ce que sont les barreaux de la cage pour l'aigle. Une des plus grandes joies de Paul à cette époque de sa vie fut l'arrivée de nouvelles de sa chère église de Philippes. Il lui répondit par une lettre de félicitations sur son état spirituel, remplie aussi d'exhortations pratiques et d'effusions de cœur, mais où l'on sent déjà. nous dit-on, la divinisation de la personne de Jésus. C'est dans le fameux et remarquable passage de Philippiens II, 1-11 : « Il s'est humilié lui-même en se faisant obéissant jusqu'à la mort, » etc., que M. Renan signale ce changement qui commence de s'opérer dans les idées de Paul sur Jésus. Nous voulons que le temps ait amené Paul à préciser davantage et à articuler mieux les divers chaînons de sa doctrine. Nous pensons que ces chaînons existaient depuis longtemps en lui, nous ne voyons pas que Jésus se soit entouré avec les années dans la conscience de l'apôtre de toute sorte d'attributs nouveaux qu'il n'eût pas possédés. Le Fils de Dieu apparaît peut-être plus souvent, dans les épîtres de la captivité, revêtu de sa gloire divine, mais il était déjà pour saint Paul et depuis longtemps le Fils de Dieu. Il n'y a qu'à feuilleter les épîtres les plus incontestées de l'apôtre pour se rendre compte que la divinisation de Christ n'est pas chez lui l'effet des années, du mouvement d'amour qui avait rempli son cœur et qui aurait poursuivi sa marche logique avec une lenteur inconsciente sous l'influence de la durée. Nous nous contenterons de renvoyer le lecteur aux passages suivants ; 1 Thes. I, 10 ; 1 Cor. X, 4; VIII, 6 ; Rom. VIII, 3; Gal. IV, 4; 2 Cor. VIII, 9. On veut nous montrer que la légende s'est créée à mesure qu'on s'éloignait de la réalité historique, et que les souvenirs pouvaient se déformer. Le malheur est qu'elle existe

[1] Math. V, 11.

au lendemain de l'événement. S'il en faut croire le livre des Actes les premiers discours de Pierre donneraient déjà le titre de Fils de Dieu à Jésus [1].

Ce nom de Pierre nous fait souvenir que M. Renan a amené l'apôtre qui le porte à Rome à ce moment-là. Selon notre historien, le fils de Jonas, personnalité plus humble que celle de Paul, qui n'avait en elle ni l'étoffe d'un théologien ni celle d'un écrivain, et le sentait, passait sa vie à envier, à imiter et à redouter son audacieux collègue. Probablement fixé à Antioche vers l'an 54, en imitation des séjours qu'y avait faits Paul, Pierre s'était décidé à venir à Rome pour ne point laisser à son rival l'honneur d'avoir été seul entre les personnages apostoliques à visiter la capitale du monde. Nous ne nous prononcerons pas sur ce mesquin esprit de contrefaçon que M. Renan prête au prince des apôtres. Il suit ici les *homélies clémentines*, monument du judéo-christianisme écrit non à Rome mais en Asie et probablement vers l'an 150, il adopte l'esprit qu'elles prêtent au prince des apôtres, plutôt que la tradition générale de l'église. Nous aimerions savoir le pourquoi de cette préférence s'il est avéré que la fable remplisse l'écrit ébionite, lorsque celui-ci fait suivre partout Paul de Pierre, et représente le premier sous ce nom de Simon le magicien. Que les protestants aient eu tort de nier tout voyage de Pierre à Rome, cela est fort probable. On peut supposer qu'il y vint, en face de tous les témoignages des Pères du IIe et IIIe siècle qui nous l'assurent; on le peut sans lui confier pour cela une autorité générale qui rappelle même de loin celle des papes sur la chrétienté. On peut aussi le supposer, sans l'humilier jusqu'à en faire le plagiaire perpétuel de Paul.

Quelles furent à Rome les relations des deux apôtres? Assez bonnes. M. Renan en trouve la preuve dans la mission dont Marc, le secrétaire de Pierre, est chargé d'après Colossiens IV, 10; puis dans les nombreux emprunts que l'épître attribuée à Pierre fait aux lettres de Paul. On nous engage enfin à nous souvenir que si des divisions qui, selon l'historien, sont plus profondes que celles qui firent jamais la matière d'aucun schisme

[1] Act. III, 13.

ont séparé de leur vivant ces frères ennemis, une pensée supérieure ne cessa de rapprocher ces chefs de parti, en attendant la grande réconciliation que l'église devait leur préparer après leur mort. On s'unissait d'ailleurs par une même ardeur à désirer le martyre et à attendre le retour de Jésus.

Vers le temps où nous sommes se répandit une lettre de Jacques, frère du Seigneur, qui est aussi un indice de l'esprit commun et l'annonce du gros nuage qui allait fondre sur la Judée. Ses exhortations nous montrent qu'il avait dû se produire quelque rivalité au sein de l'église de Jérusalem entre des frères favorisés de la fortune et les pauvres. Ces souffrances particulières de la communauté chrétienne se reliaient à celles de la nation. L'orgueil, la corruption, le luxe étaient arrivés à leur comble, et allaient se donner carrière sous le pontificat d'Hanan. La lettre de Jacques nous fait déjà assister à la curieuse fermentation des révolutions sociales qui allaient ensanglanter Jérusalem. Les pauvres y étaient irrités. De noirs pronostics, amoncelés par la mauvaise administration des hommes qui étaient aux affaires, s'amoncelaient sur l'Orient. Jacques était particulièrement odieux aux sadducéens, parce qu'il s'était constitué le défenseur des pauvres ; il paya de sa vie ses nobles invectives et fut lapidé sur l'ordre d'Hanan pendant une absence d'Agrippa. La mort de ce saint personnage ne fit qu'augmenter l'exaltation générale, en même temps qu'elle portait les chrétiens à se préparer à la souffrance et à fixer leurs pensées sur ce sombre thème.

Cependant Paul subissait en prison les lenteurs d'une administration détraquée par le mauvais exemple du souverain. D'importantes modifications s'étaient encore accomplies dans sa pensée sous l'influence des relations nouvelles qu'il eut dans la capitale du monde. En quelques mois de ces années fécondes, nous dit-on, la théologie marchait plus qu'elle ne le fit ensuite pendant des siècles. La vieillesse d'ailleurs venait pour l'apôtre ; il se faisait mystique, théologien spéculatif, de pratique qu'il était. Son rêve du Christ s'était encore surchargé, ce n'était plus le fils de l'homme apparaissant sur les nuées du ciel, mais un Christ incorporé dans la divinité, et fort analogue

au *Logos* de Jean. La langue elle-même change, elle se charge des termes favoris de l'école johannique. Il est vrai que M. Renan ajoutera, que dans les épîtres les plus incontestablement authentiques de Paul, il y a déjà des traits peu en deçà des exagérations des lettres écrites en prison. Il ne valait donc pas la peine d'insister autant sur cette métamorphose qu'aurait subie l'idée du Christ, en ce temps fécond où l'on allait créer aussi l'image diabolique de l'Antechrist. Quelques relations qu'eut alors l'apôtre avec ses églises d'Asie-Mineure lui fournirent l'occasion d'exposer ses nouvelles idées. C'est ce qu'il a fait dans les lettres aux Colossiens et aux Ephésiens. Il y combat le gnosticisme, les systèmes d'anges ou d'éons qui allaient troubler sérieusement la raison humaine, en opposant à toutes ces folies sa conception du Christ qui est la satisfaction raisonnable qu'il pouvait donner à l'esprit gnostique. L'épître à Philémon qui date de la même époque est, selon M. Renan, un chef-d'œuvre de l'art épistolaire. Je ne m'explique pas toutefois le nom d'illusion, dont M. Renan caractérise le passage de ce billet consacré à annoncer la prochaine délivrance de Paul. Pourquoi dire que le vieil athlète endormait son chagrin par de tels projets, lorsqu'on croit comme M. Renan à une première libération de Paul, qui lui aurait permis d'aborder en Espagne et peut-être en Gaule ? Le grand apôtre, qui avait une certaine expérience de la vie, n'avait-il pu prévoir tout simplement le caractère de sa première sentence?

Quoi qu'il en soit on conclut de ces lettres que les derniers mois de cette prison, qui avait d'abord donné à l'apôtre un regain de jeunesse, se passèrent dans la tristesse. On va même jusqu'à dire que chaque mot qu'on lui prête sent le mécontentement; cela à propos du ton solennel et détaché de la seconde épître à Timothée qui annonce un prochain départ de ce monde, mais qui a pu lui être prêtée dans l'hypothèse elle-même de M. Renan beaucoup plus tard. Ah! que l'historien de Paul aimerait à le voir creuser jusqu'au bout cette veine de tristesse, puis tomber dans ce scepticisme qui sied si bien à la fin d'une carrière! Quel plaisir n'eût-il pas éprouvé à nous montrer Saul

de Tarse, revenant enfin de tout, reconnaissant qu'il avait usé sa vie pour un rêve, et lisant l'Ecclésiaste, le seul livre charmant qui au dire de M. Renan soit sorti de la main d'un Juif! C'est le trait des grands hommes européens, assure-t-il, d'être pris de dégoût à la fin de leur vie, et de se demander si la cause à laquelle ils se sont dévoués valait tant de sacrifices. Nous savions déjà qu'ils lisent volontiers Horace; si l'on en croit M. Renan ils pourraient presque y joindre l'Ecclésiaste.

Paul comparut-il devant Néron? Cela est presque certain, quelque issue que l'on donne à son procès. Nous avons déjà fait entendre que l'historien français des grands apôtres conclut à l'acquittement de saint Paul. Peu de mois avant son arrestation, saint Paul écrivant aux Romains leur annonçait l'intention d'aller en Espagne. Ecrivant de sa prison au Colossien Philémon[1] et aux Philippiens[2] il leur annonce aussi son intention d'aller les voir; mais cette seconde déclaration ne peut être mise sur le même pied que la première, à ce que nous affirme l'auteur de l'*Antechrist*. Pourquoi? Parce que l'apôtre en se séparant des pasteurs d'Ephèse leur avait dit autrefois qu'il ne verrait plus leur visage[3]. Est-ce que la nature du mouvement, qui l'avait poussé à faire cette déclaration, le pressentiment de l'emprisonnement qu'il allait subir, nous contraint d'entendre ces paroles autrement que comme l'indication d'une séparation plus ou moins longue? Non, l'on peut parfaitement voir dans ces mots d'adieu l'annonce d'une captivité indéfinie. Elle l'empêchera de retourner en Asie-Mineure, peut-être à toujours, peut-être en tout cas pour un temps assez étendu: voilà ce que signifient ces mots. C'est dans ce sens restreint que Paul peut et doit avoir dit qu'il ne verrait plus le visage de ces anciens. Il entendait qu'il ne le verrait plus de longtemps. Il est certain d'ailleurs, quelque sens que l'on attache à la déclaration des Actes, que Paul a eu réellement plus tard l'espérance de retourner en Asie-Mineure, puisqu'il l'a exprimée dans ses épîtres. Et nous pouvons nous étonner à bon droit qu'un interprète qui n'admet qu'à demi

[1] Philém. 22. — [2] Philip. I, 25-27. — [3] Act. 20, 25.

l'authenticité du discours prêté à saint Paul par l'auteur des Actes, se sente assez lié par ce passage, pour diriger les pas de Paul à sa sortie de prison vers l'Occident seulement, malgré les intentions formellement manifestées par le même apôtre dans des écrits qu'on ne lui conteste pas. Il semble toujours que les renseignements fournis par des documents un peu suspects soient plus solides aux yeux de M. Renan que ceux que nous donnent des pièces dont l'origine n'est pas mise en doute. Il part de cette idée que les auteurs de pièces, selon lui, légendaires ou amplifiées, ont dû pour se faire accepter, s'enquérir rigoureusement des faits biographiques. Et nous, nous supposons que leur fraude pieuse doit diminuer la confiance que nous mettrions en eux sans cela. Le voyage en Espagne est attesté aux yeux de M. Renan, non-seulement par la tradition demeurée un peu vague, mais encore par la haute signification dogmatique que l'apôtre devenu libre devait y attacher. Il s'agissait de pouvoir dire que l'Evangile avait touché le bout du monde. L'apôtre aurait fait ce voyage par mer, mais sans en retirer aucun fruit appréciable. Il n'aurait d'ailleurs pas joui longtemps de sa liberté, le premier acte de la crise qui s'approchait, allait le ressaisir et le jeter violemment au tombeau. Ce relâche n'était que l'accalmie qui précède l'orage.

L'approche de la crise se marque admirablement encore dans la première de Pierre. On y voyait encore se reflèter parfaitement l'état de la conscience chrétienne vers la fin du règne du Néron. Les temps suprêmes approchent, la persécution est imminente. L'idéal de la passion, ce touchant tableau de Jésus souffrant sans rien dire, exerçait déjà son influence décisive sur la conscience chrétienne. L'expression de l'agneau de Dieu était formée, et l'on y mêlait l'idée de l'agneau pascal [1]. Le langage symbolique qui aura une si grande place dans l'Apocalypse apparaît déjà dans cette lettre. L'église de Rome est désignée par ces mots : « L'élue qui est à Babylone. » On voit que la secte était surveillée de près, qu'une lettre interceptée et comprise pouvait devenir pour elle un

[1] 1 Pier. I, 19; cf. Act. VIII, 32.

danger ; on voit aussi que cette rigueur qui avait d'abord atteint Paul mettait déjà dans la langue cette empreinte mystique qui caractérisera le livre de saint Jean. Les persécutions du monde, le triste spectacle de dissolution que va présenter la société, surtout la société romaine que les apôtres ont vue, les ébranlements redoutables que toutes les puissances, religieuses et politiques, subiront à la fois, achèveront de mettre en travail l'imagination chrétienne, et la feront accoucher de cette œuvre grandiose, où la plainte se mêle à l'espérance et qui est devenue la prophétie de l'église. L'Apocalypse est avant tout une œuvre de circonstance, bien que ses leçons et ses espérances soient éternelles, et s'appliquent à toutes les époques troublées. On ne saurait donc trop louer M. Renan d'avoir consacré la plus grande part de son livre à l'étude des événements qui ont inspiré ce magnifique poëme.

Nous avons vu les premiers symptômes de cet esprit nouveau qui s'introduisait dans la communauté chrétienne à la suite d'événements douloureux extraordinaires. Nous avons dit que les premiers avant-coureurs de ces événements n'avaient pas échappé aux apôtres, leur ton en est une preuve ; il nous reste à assister à la crise elle-même et à la suivre dans ces deux actes formidables.

III

Le premier acte se passe à Rome. Il se composera de l'incendie de Rome et du massacre des chrétiens. Le second acte sera la révolution de Judée. Néron est la figure qui inspire et domine toute cette explosion, et qui prendra par elle les proportions colossales d'un Antechrist. Nous n'avons pas toujours été de l'avis de M. Renan, lorsqu'il parlait des apôtres, nous ne pouvons que nous incliner devant la divination avec laquelle il a saisi le caractère de Néron. Jamais le monstre n'avait été si bien jugé et si parfaitement compris. On peut dire qu'il a trouvé son peintre et que le trait dont l'a marqué M. Renan, sans être précisément une flétrissure, concorde si bien avec

tous les témoignages de l'histoire qu'il fera désormais partie de cet odieux visage, et est pour nous comme une évocation.

M. Renan a très bien vu que la manie furieuse de Néron était une manie littéraire d'impuissant, Bacchus et Sardanapale, Ninus et Priam, Troie et Babylone, Homère et la fade poétique du temps ballottaient sans cesse dans son pauvre cerveau d'artiste. Il rêvait de réaliser dans les faits toutes ces chimères de la poésie, et de prendre ainsi rang parmi les plus grands créateurs. C'était un empereur d'opéra, un romantique qui réalisa en son temps le ridicule du bourgeois, qui de nos jours essaierait d'imiter dans sa conduite Han d'Islande et les Burgraves. Sénèque que gâtait la déclamation littéraire, contribua peut-être à développer le goût des phrases et des actes à effet chez son élève. Le vieux pédagogue voyait avec profondeur le mal de son temps quand il s'écriait : « *Litterarum intemperantia laboramus*[1]. »

Ces ridicules d'abord inoffensifs n'avaient pas tardé à vouloir se faire prendre au sérieux. L'horrible orgie des crimes était arrivée à son paroxysme. Mais si l'on veut voir comment elle se relie à cette folie de gloire et de jouissances dramatiques qui s'était emparée du singe couronné, il faut lire la page où M. Renan nous l'explique. C'est l'une de ces trois ou quatre pages d'histoire que chaque siècle met dans la littérature d'un pays, et recommande à l'admiration des générations futures. Nous n'exagérons rien, et tous ceux qui ont lu l'*Antechrist* nous ont, croyons-nous, donné raison à ce sujet. Ce qui augmente la vérité du portrait, c'est que celui qui le fait n'a garde d'oublier le bien qu'il peut dire de son modèle. L'Antechrist eut ses qualités par lesquelles il fut ange de lumière et sut séduire. Il inspira des attachements profonds. Son amour de l'art était sincère quoique absurde et dévoyé. En imitant la Grèce et l'Orient, il était bien conduit par son instinct, et s'adressait à des races, qui mieux que l'ancienne Rome appréciaient l'esthétique. Il éprouvait la fureur des délicats contre les sacriléges, lorsqu'il fit mettre le feu à la vieille cité qui ne s'était pas assez assouplie selon lui aux mœurs de

[1] Lettres à Lucilius, CVI, 12.

l'Orient et de la Grèce. Il voulait en faire une ville qui, comme le Paris de nos jours, obtînt l'admiration des provinciaux et des étrangers. De là l'incendie qui était aussi destiné à lui rappeler celui de Troie.

L'opinion ne se trompa point sur la main qui avait allumé ce feu. Néron comprit qu'il avait été trop loin, et c'est pour détourner les soupçons qu'il songea aux chrétiens. Quelques néophytes ayant été arrêtés et ayant dévoilé les noms des adhérents de la nouvelle secte, on fut épouvanté des proportions qu'avait prises celle-ci. Son anéantissement devint dès lors une œuvre éminemment politique. Tel est l'avis de Tacite[1]. Et l'on sait que Suétone[2] a loué ouvertement l'empereur de ces exécutions effroyables. Apprenons ici jusqu'à quel point ces lambeaux magnifiques d'humanisme, que vous rencontrez dans Sénèque et Cicéron, sur le respect dû à l'homme et la charité du genre humain, avaient recouvert les anciennes mœurs et touché le cœur de leur temps. Les supplices furent tels qu'on ne les avait jamais vus. Le tourment ordinaire de ces malheureux étaient de servir dans leur agonie à l'amusement du peuple. Un grand nombre de victimes en particulier furent réservées pour une fête que Néron offrit dans ses jardins. On les revêtit de tuniques enduites de résine et de poix, et on alluma ces flambeaux vivants. Cette façon de brûler vif n'était pas neuve, elle avait été la peine ordinaire des incendiaires, mais jamais on n'en avait fait un système d'illumination. Des femmes, de jeunes filles furent mêlées à ces indignités sans nom. On les forçait à jouer des rôles mythologiques entraînant soit la mort, soit le traitement le plus infâme. Les unes étaient costumées en Danaïdes, les autres en Dircé. Les premières traversaient probablement devant les spectateurs toute la série des supplices du Tartare, qu'un art ingénieux avait représentés sur la scène, et mouraient après avoir épuisé tous les tourments. On attachait les secondes aux cornes d'un taureau furieux qui les entraînait à travers les rochers. Il y en avait qui étaient astreintes à représenter le

[1] *Annales*, XV, 44.
[2] *Néron*, 16.

rôle odieux de Pasiphaë subissant l'étreinte du taureau..... L'ordonnateur de ces spectacles y prenait parfois un rôle. Ou bien il les contemplait, une émeraude concave fixée dans son œil de myope, applaudissant aux formes plastiques des victimes. Il avait émis d'odieuses remarques sur le cadavre de sa mère, louant en elle ceci, blâmant cela ; il devait trouver dans ces fêtes qu'accompagnait la vibration d'une musique de cuivre l'occasion de réflexions esthétiques dignes de lui. Cette description de la fête qui eut lieu le 1er août 64 dans les jardins de Néron est encore une page magistrale qui se place à côté de celle sur le caractère de l'infâme César. Peut-être le réalisme en est il parfois un peu cherché, et donne-t-il aux nerfs le commencement d'émotion que le peuple romain demandait avec avidité à ces sanglantes représentations. Un délicat comme M. Renan aurait dû se souvenir que nous n'avons pas le tempérament endurci des Romains de la décadence, et qu'en ce genre, même une simple image, nous dégoûte très vite. Néanmoins s'il peint parfois au lieu d'indiquer, il réussit à faire frémir, à faire comprendre que Néron fut quelque chose d'atroce dans la création de Dieu. Je retrancherais également de la page qui renferme le portrait de ce prince le sourire qu'en passant M. Renan adresse à Pétrone, ce parfait arbitre de l'élégance du temps, qui but la mort à petits coups, se faisant tour à tour ouvrir puis refermer les veines par son médecin, soupant dans l'intervalle, et s'endormant d'un suprême sommeil au milieu d'un entretien consacré, non à l'immortalité, mais à la poésie légère. « La fête de l'univers, s'écrie à ce propos l'écrivain, manquerait de quelque chose, si le monde n'était peuplé que de fanatiques iconoclastes et de lourdauds vertueux. » Ce mot est la griffe même de M. Renan, et il explique pourquoi il ne sera jamais adopté complétement par la théologie, science sérieuse et nécessairement un peu lourde, qui a pour objet en nous le devoir, et dont on sort dès que l'on se rit de la distinction fondamentale du bien et du mal.

Ainsi s'ouvrit, nous dit encore M. Renan, ce poëme extraordinaire du martyre, qui va durer deux cent cinquante ans, et qui produira finalement l'ennoblissement de la femme et la

réhabilitation de l'esclave. Nous applaudissons des deux mains à cette vue profonde des conséquences que les supplices des jeunes vierges et des esclaves, si fermes au milieu de leurs douleurs, allaient avoir. Nous aimons moins ce qu'il ajoute sur les effets immédiats de ce chant de cygne expirant, lorsqu'il dit que souffrir pour sa croyance est quelque chose de si doux à l'homme, que le seul attrait des supplices suffit à engendrer la foi. Soutenir qu'il n'est pas de sceptique « qui ne regarde les martyrs d'un œil jaloux, » c'est exprimer une pensée parfaitement juste, mais à condition qu'il soit bien entendu que ce mouvement d'envie restera purement platonique. Si dévoyée que l'on suppose cette vieille société romaine, il n'est pas permis de laisser soupçonner que c'est le désir malsain de goûter la souffrance dans la foi, le goût du martyre enfin et de ses hautes émotions, qui a converti le monde. C'est la paix qui brillait sur le front des confesseurs qui a touché le monde, mais parce qu'elle paraissait le signe de la vérité. La soif du martyre est née plus tard. Et cette soif elle-même, qui naissait du simple désir d'avoir une plus grande certitude de salut, ne fut jamais non plus l'avidité de je ne sais quelle volupté de maniaque, dont les sens pervertis se plaisent aux fers rouges! De tels mobiles ne peuvent sans doute être formellement attribués à la race qui avait pour enfants les Blandines et les Perpétue; mais c'est déjà trop que d'oser les insinuer.

C'est trop aussi que de terminer la grande esquisse de ces souffrances en nous disant, que si désormais les chrétiens connaissent le monstre de férocité et de luxure qui a pour nom l'Antechrist, que si l'Apocalypse est déjà à moitié conçue par toute l'église, un nouvel idéal d'esthétique vient de se créer devant les pauvres filles dont une main brutale arrachait les voiles. La Vénus chrétienne est née, nous dit-on, au spectacle de l'amphithéâtre, et sa modestie, sa timidité lui assurent un piquant que n'eut jamais la Vénus païenne! Nous avons déjà relevé un goût marqué dans ce livre pour les considérations esthétiques singulières. Avec plus ou moins d'hésitation nous pouvions nous demander si elles n'étaient pas destinées à ajouter à l'illusion du tableau, et à nous transporter par un

procédé d'imitation bien connu au milieu de cette société raffinée dans ses cruautés. Nous respirions dans ces remarques comme une odeur de ce matérialisme mystique venu d'Orient, qui enivrait alors Rome de ses extases subtiles. Mais ce regard de philosophe, qui après avoir considéré tant d'horreurs, revient de lui-même sur le charme palpitant des vierges dévoilées et mourantes, tout bien trouvé qu'il soit, si en harmonie qu'il puisse être avec un temps où les gladiateurs mettaient de la grâce dans la mort, ce regard, dis-je, ressemble trop à un outrage suprême. Nous ne pouvons qu'appliquer à cet artifice de style ce qu'on a dit de certaines louanges qui se peuvent difficilement pardonner. Certes, l'esthétique est bonne en son lieu, et le style imitatif est un puissant moyen d'émouvoir; mais copier à ce point le goût néronien qui mêlait l'admiration à l'horrible et parler tranquillement de beauté, de philtres d'amour devant l'agonie des filles chrétiennes, c'est abuser de l'ironie, c'est laisser supposer qu'on a soi-même l'art pour Dieu, et que c'est toujours aujourd'hui encore le plus faux, le plus sec et le plus cruel, à l'occasion, de tous les dieux!

Revenons-en à notre histoire. On ne sait avec une pleine certitude le nom d'aucun des chrétiens qui périrent dans cette première boucherie. Toutefois c'est à elle que l'auteur rattache la mort des apôtres Pierre et Paul. La tradition qui veut que Pierre ait eu la tête tournée en bas, pendant la crucifixion, répond bien à un passage, où Sénèque mentionne des tyrans qui ont fait tourner la tête en bas à leurs victimes [1]. Paul en qualité *d'honestior* eut probablement l'honneur d'être décapité. M. Renan suit ici complétement la tradition, il incline à croire que les lieux qu'elle désigne comme ayant été ceux-là mêmes où les apôtres souffrirent sont authentiques. On sait que l'un de ces lieux se trouve dans la basilique de Saint-Pierre, l'autre sur la voie d'Ostie dans la basilique de Saint-Paul hors les murs. Quant aux constructions données pour les tombeaux de ces saints hommes, quant aux corps qui depuis le IIIe siècle sont envisagés comme les leurs, M. Renan les croit à peine authentiques. Il suppose en échange que Jean avait accompa-

[1] *Consol. ad Marciam.*

gné Pierre à Rome, et que la vieille tradition, qui veut que l'ami de Jésus ait été plongé dans de l'huile bouillante, aura été l'écho d'un fait très réel. Jean aura peut-être servi avec ses frères à illuminer le soir de la fête le faubourg de la voie latine ; quelque circonstance inconnue de nous lui aura permis de se sauver.... Dans cette hypothèse, il faut l'avouer, l'Apocalypse prend un accent plus poignant que celui que nous lui prêtons d'ordinaire. Elle devient le cri d'une douleur personnelle en même temps que publique, la protestation d'un martyr ayant lui-même subi dans sa chair l'étreinte de la Bête.

Mais les massacres étaient bien inutiles. Ils eurent tout au plus pour effet d'éloigner de Rome un certain nombre de chrétiens marquants. Nous pensions que la sagesse toute seule avait commencé de les éloigner, mais l'on nous dit qu'ils en avaient reçu l'ordre dès janvier 69 par le Voyant de l'Apocalypse qui s'écrie au chap. XVIII, 4, de son livre : « Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que participant à ses péchés, vous n'ayez aussi part à ses plaies. » Jean leur aurait donné l'exemple et s'était probablement retiré à Ephèse. Son historien reconnaît que la tradition de son séjour à Ephèse est, comme toute tradition, sujette au doute, mais il incline à l'admettre plutôt qu'à la rejeter, et s'applique dans un appendice de son ouvrage à montrer que ce trait biographique est parfaitement fondé. Des critiques auxquels on ne pouvait reprocher un excès de crédulité, Baur, Strauss, Schwegler, Zeller, Hilgenfeld, Volkmar, avaient regardé comme historique le fait de la venue de Jean à Ephèse. Lutzelberger en 1840 avait élevé sur ce point des doutes raisonnés, mais on y avait fait peu d'attention. C'est en 1867 que Keim dans sa *Vie de Jésus*, a dirigé contre cette opinion une attaque tout à fait sérieuse. Plus récemment M. Scholten, s'est efforcé de ruiner complétement cette thèse, après avoir lui-même jadis fortement insisté sur le passage, où Polycrate d'Ephèse présente Jean comme ayant été en Asie, et ayant pris parti dans la querelle relative à à la célébration de la Pâque en faveur des églises d'Asie-Mineure.

M. Renan déclare à ce propos que l'on voit depuis vingt-cinq ans l'école protestante se laisser emporter à des excès de négation, où la science laïque ne la suivra pas. Il prononce même ce mot qu'on ne saurait trop méditer : « La situation religieuse en est venue à ce point, qu'on croit rendre la défense des croyances surnaturelles plus facile en faisant bon marché des textes, et en les sacrifiant largement, qu'en maintenant leur authenticité. Je suis persuadé qu'une critique dégagée de toute préoccupation théologique trouvera un jour que les théologiens protestants libéraux de notre siècle ont été trop loin dans le doute.... » Il est à peine besoin de remarquer que cet avertissement s'adresse surtout à M. Scholten, mais qu'il vise aussi toute une école. M. Scholten s'appuie sur l'omission de la mention du séjour de Jean dans Papias, dans les épîtres attribuées à saint Ignace et dans Hégésippe. Tout cela peut donner à réfléchir, mais ce silence, lorsqu'il s'agit de fragments aussi brefs, aussi incomplets, que les témoignages de Papias ou même suspects parfois d'interpolations, ne peut prévaloir contre l'unanimité des documents postérieurs. A partir de l'an 180 la tradition est définitivement fixée. Apollonius, Polycrate, Irénée, Clément d'Alexandrie, Origène, n'ont pas un doute sur l'honneur dont Ephèse a joui. Notez que Polycrate était évêque d'Ephèse. De cette fixité dans la tradition M. Renan conclut à sa solidité. Et nous sommes pleinement de son avis.

Au dire de son historien, Jean se serait immédiatement rattaché au parti judéo-chrétien qui se trouvait représenté dans la grande cité d'Asie-Mineure aussi bien qu'ailleurs. On sait sur quels faibles indices se fonde cette imputation d'un esprit sectaire dirigée contre la mémoire du fils de Zébédée. Nous avons déjà dit notre pensée sur ce sujet ; mais, puisque l'occasion s'en présente, nous sommes heureux d'observer que l'historien que nous analysons, tout en s'appuyant sur les traits de violence du passé de Jean, sait fort bien les réduire et observer que l'apôtre peut avoir été très indulgent et très emporté en même temps dans sa tendresse. Mais pourquoi méconnaître que sous l'influence chrétienne cet emportement a su se res-

treindre encore, et aboutir finalement à une étroitesse qui ne se manifestait que vis-à-vis des gens étroits? C'est à cette recrudescence de l'esprit judéo-chrétien que nous devrions l'épître aux Hébreux. Barnabé, son auteur, aurait été l'un des fugitifs chassés de Rome par la persécution. Son bon cœur aurait souffert des divisions qui se glissaient sous l'action de l'esprit johannique dans la communauté chrétienne; et il aurait voulu prévenir au moins dans la capitale le retour des scènes attristantes, dont il avait été le témoin à Ephèse. Un des progrès réalisés par cette épître est de porter le dernier coup aux immolations sanglantes. M. Renan salue avec plaisir cette date; car le sacrifice antique n'excite que sa pitié, il l'appelle le fruit de la peur ou de l'intérêt, une sorte de corruption enfantine tentée sur la divinité, et qui laissait croire que celle-ci pouvait être gagnée par un bon morceau de viande. Israël ne lui paraît pas avoir des idées beaucoup plus relevées à cet égard que les autres nations, au moins jusqu'à Isaïe, qui le jour où il écrivit ces lignes : « Vos sacrifices me dégoûtent[1] » aurait été le vrai fondateur du christianisme. Certes, le sacrifice fut souvent dégradé de sa haute signification, mais l'abaissement qu'il subit pendant la longue nuit de l'idolâtrie ne doit pas nous faire oublier les hautes inspirations qu'il eut à l'origine, et dont la tradition reparaît par éclairs dans le cours de l'histoire. Que la peur et l'intérêt grossier aient souvent conduit à l'autel l'idolâtre ou l'Israélite endurci, cela est certain; mais en ces temps reculés, l'homme avait déjà la notion du juste et de l'injuste, du dévouement, du sacrifice moral. C'est ce sacrifice du cœur qui fut la première inspiration des sacrifices matériels. En ces temps, il fallait aux aspirations les plus hautes des symboles visibles qui les gravassent dans le domaine des faits. Aujourd'hui encore, si spiritualistes que nous soyons, nous ne nous passons pas de symboles. Le théologien a les siens et le littérateur aussi; le drapeau évoque auprès de tous l'idée du pays. C'est un symbole que l'habit noir que nous revêtons en certaines circonstances et qui accompagne certaines professions, un symbole que l'habit à palmes de l'académicien, un symbole

[1] Esa. I, 11.

que la robe ecclésiastique. Nous nous sommes débarrassés de l'encombrement des formes, mais nous continuons d'en avoir. Pourquoi ne pas considérer le sacrifice matériel comme l'une des expressions de cette poésie, qui nous pousse à traduire en faits sensibles nos idées les plus sublimes? pourquoi se refuser au plaisir d'admirer, lorsque rien ne s'y oppose, et ne pas reconnaître ici la preuve du sentiment qu'avait l'homme de sa vocation de sacrifice? Quant à moi, je retrouve ce sens moral et spirituel jusque dans le sacrifice d'expiation, qui est toujours l'image d'un don de l'âme à l'être supérieur, mais d'une âme froissée par le véritable repentir et qui se condamne elle-même dans la conscience de son péché.

D'Ephèse où nous sommes, à Jérusalem, il n'y a pas loin. C'est là que s'achève la crise qui fera jaillir l'Apocalypse de l'esprit du peuple chrétien. L'impression de frayeur exaltée qui résulta chez les croyants des massacres de Néron fut augmentée par la nouvelle de la révolution de Judée.

La cause de cette révolution était ancienne. Elle gît dans l'esprit étroit et sectaire qui avait toujours distingué une partie du peuple, et qui alors s'incarnait dans le parti des zélotes. N'accusons pas ici avec M. Renan l'esprit exclusif de la loi de Moïse et des prophètes. Il serait trop facile de rappeler que l'espérance léguée par Abraham était une espérance humanitaire; ce patriarche croyait en effet que toutes les familles de la terre seraient bénies en lui. Si l'œuvre de Moïse a un caractère plus national et, par conséquent, plus particulariste, on y rencontre pourtant des paroles aussi étonnantes que celle-ci: « Vous aimerez l'étranger, car vous avez été étrangers au pays d'Egypte[1]. » Il y a loin de ce précepte au fanatisme de l'islam. Celui-ci ordonne d'employer l'épée comme la suprême ressource en toute occasion : « Les mois sacrés expirés, dit Mahomet, tuez les idolâtres partout où vous les rencontrerez... combattez jusqu'à ce que toute idolâtrie ait disparu[2]. » Des exécutions comme celles des Cananéens peuvent être un exemple, elles ne sont pas

[1] Deut. X, 19.

[2] *Coran*, neuvième sourate ; cf. Mahomet et le Coran, par Barthélemy Saint-Hilaire, pag. 139.

un ordre universel comme celui que nous venons de rappeler; elles s'expliquent enfin par la corruption profonde dans laquelle étaient tombés ces congénères des Sodomites. Tous les prophètes élèvent leurs regards par-dessus les frontières de leur peuple, non pas toujours pour maudire l'humanité, ainsi que le donne à entendre M. Renan, mais pour la bénir parfois dans ses parties saines. Joël s'écrie : « Il arrivera que je répandrai de mon esprit sur toute chair[1]. » Michée : « Plusieurs nations iront et diront : Venez et montons à la montagne de l'Eternel, et il nous enseignera ses voies et nous marcherons dans ses sentiers[2]. » C'est surtout Esaïe qui annonce le salut final des gentils : « En ce jour-là l'Eternel se fera connaître à l'Egypte; et en ce jour-là l'Egypte connaîtra l'Eternel... En ce jour-là Israël sera joint pour la troisième partie à l'Egypte et à l'Assyrie, et la bénédiction sera au milieu de la terre. Ce que l'Eternel des armées bénira disant : Bénie soit l'Egypte qui est mon peuple et l'Assyrie qui est l'ouvrage de mes mains[3]. » Le livre de Jonas, enfin, en quelque genre littéraire qu'on le classe, dans la fiction ou dans l'histoire, témoigne de ce sentiment de solidarité qui travaillait un grand nombre d'esprits. Pour moi, s'il est un caractère qui me frappe dans ce peuple, c'est son humanitarisme persistant. Le christianisme universaliste vit dans son sein à l'état de germe; j'aperçois partout les premières pousses de cette semence précieuse. Je ne puis donc laisser passer sans surprise une théorie qui soutient que depuis la prépondérance de l'élément prophétique, Israël vivait dans un état de rage permanente contre Tyr, Moab et tous les peuples. La haine du genre humain qu'on a reprochée aux juifs est le fait d'une époque ou d'un parti, mais non pas de ses institutions remarquables.

On sait quelle était d'ordinaire la tolérance de Rome pour les institutions et les mœurs des pays annexés. Néanmoins la domination est toujours la domination. Celle-ci renaît après les glorieux souvenirs des Macchabées, et leur histoire avait porté

[1] Joël II, 28.
[2] Michée IV, 2.
[3] Esa. XIX, 21-25.

le parti fanatique au degré d'exaltation qu'engendrent les révolutions. La maladroite politique d'un gouverneur romain avait achevé d'enflammer les esprits. Ce procurateur, Gessius Florus, a même été chargé par Josèphe de l'accusation d'avoir fomenté la guerre, pour avoir ensuite le mérite de l'éteindre et de satisfaire sa rancune contre les juifs. Le grief est sans doute exagéré. Il n'en est pas moins vrai que le gouverneur fut mou; en peu de temps, l'insurrection était maîtresse non-seulement de Jérusalem, mais des forteresses de la mer Morte. Si les juifs avaient su alors grouper autour d'eux tous les mécontents de l'Orient, c'en était peut-être fait de l'empire dans ces contrées. Mais on détestait les juifs. Ils s'étaient fait une réputation odieuse, car ils sont portés aux extrêmes dans le mal comme dans le bien, et l'heure appartenait au parti qui haïssait les étrangers. Aussi la révolte venait-elle à peine d'éclater, qu'on massacrait à Césarée tous les juifs. En une heure, il y en eut vingt mille d'égorgés. Les mêmes boucheries se répétèrent à Ascalon, à Acre, à Tyr, à Gadare. On évalue à cinquante mille le nombre de ceux qui périrent dans la seule Alexandrie. Rome elle-même s'était émue, et avait envoyé pour presser la guerre d'abord un légat, Cestius Gallus, qui s'était montré assez incapable, puis Vespasien.

Vespasien trouva les juifs en possession d'un gouvernement régulier, que beaucoup d'hommes sérieux s'étaient décidés à servir. C'est ainsi que l'historien Josèphe avait accepté la place de préfet de Galilée; comme beaucoup d'autres, il pensait employer ses hautes fonctions à maintenir l'ordre. Mais, lorsqu'il vit la tournure des événements, il se hâta de passer à l'ennemi; aussi son récit est-il parfois un peu suspect. Les chrétiens comprirent que le moment était venu de fuir et se réfugièrent à Pella, sur la rive gauche du Jourdain. M. Renan incline à croire que dans cette fuite ils furent poursuivis par les juifs, furieux de se voir abandonnés. Cela est possible, mais nous ne saurions voir dans le passage de l'Apocalypse, qui parle d'un fleuve vomi par le dragon pour noyer la femme, un des épisodes de cette poursuite. Selon le savant auteur, le fleuve serait le Jourdain, dans lequel la troupe des zélotes a

peut-être cherché à précipiter les chrétiens, et l'aide donnée par la terre qui engloutit le fleuve représenterait la découverte d'un gué, qui aurait permis aux fuyards d'échapper. Il semble ici que le génie malicieux qui garde l'entrée de l'Apocalypse, et frappe d'étourdissement les plus sages, lorsqu'ils en approchent, ait jeté quelqu'un de ses vertiges sur la raison froide et sceptique de notre guide.

Vespasien serrait déjà Jérusalem de toutes parts, lorsqu'il apprit une nouvelle qui l'arrêta court, et eut pour effet de prolonger les résistances des juifs. Le monde était délivré. Néron était mort. Il avait parcouru la Grèce en chantant, remportant toutes les couronnes possibles, faisant étrangler enfin un concurrent qui n'avait pas suffisamment assourdi sa voix devant la sienne; son retour s'était effectué sur le char d'Auguste et avait été celui d'un triomphateur. Le dégoût nouveau que causa ce spectacle souleva le monde. Une insurrection éclata en Gaule. M. Renan observe avec joie que c'est l'honneur de son pays d'avoir donné le signal de l'insurrection; son patriotisme eut dû se déclarer satisfait par cette remarque, et ne pas ajouter que, pendant ce temps, les soldats germains, pleins de haine contre les républicains, jouaient auprès de Néron le rôle de bons Suisses. La fidélité est toujours belle, quand ce n'est pas la fidélité au plus fort, et qu'elle fait courir des dangers. Les bons Suisses du 10 août ont donné un exemple qui n'a été que rarement suivi par ceux-là mêmes qui avaient à défendre plus qu'un serment, l'ordre légal et la tranquillité de leur pays. Au reste, il semble que ce trait ait mis en verve l'historien. A propos des projets que roulait Néron, lorsqu'il vit sa défaite, et de la consolation qu'il cherchait dans la pensée qu'il pourrait très largement gagner sa vie avec son talent d'artiste, on nous apprend qu'une des vanités des gens du monde, qui s'occupent de littérature, est d'imaginer qu'ils pourraient vivre de leur talent. Néron meurt avec un redoublement de lâcheté, de fadeur et de citations littéraires; on nous rappellera qu'un roi artiste, tel que Chilpéric ou Louis de Bavière, finit aisément par devenir caricature. Ce haut dédain, qui est la flétrissure que M. Renan applique à l'affreux césar, renouvelle un peu le ton avec lequel

on avait l'habitude de parler de ce dernier ; il était d'habitude de le vouer à l'exécration des siècles ; M. Renan l'a surtout voué au ridicule, tout en faisant de son âme une large et patiente étude qui demeurera. Nous confessons pourtant regretter la vieille indignation, que nous aurions voulu voir paraître, ne fût-ce que par un ou deux mots, et après la grande page d'étude. Nous sommes de l'avis de M. Saint-René-Taillandier, lorsqu'il prononçait devant les étudiants français cette parole qui est la réprobation de toute une esthétique, et qui, si simple qu'elle soit, a donné lieu à une agitation : « Quand l'historien littéraire rencontre sur sa route des personnages sinistres, monstrueux, tels que Danton et Robespierre, il n'a pas le droit de les apprécier littérairement, il ne peut que les citer à sa barre, les juger, les condamner, les flétrir. » C'est ce qu'on peut dire avec plus de raison encore de Néron.

Vous le voyez, les préliminaires au travers desquels M. Renan arrive à l'Apocalypse sont bien prolongés. Mais ils se justifient par l'idée qu'il se fait de ce livre étrange, où il voit le reflet des bouleversements dont souffrait le monde. Après tout, Tacite, Suétone, Dion Cassius, sont une bonne préparation à la lecture de la prophétie. Ils sont depuis longtemps passés à l'état de sources théologiques. Ayons donc patience. Nous enserrerons tout à l'heure si bien notre sujet qu'il ne pourra nous échapper. A toutes ces secousses que produisait la révolution juive, et qui se joignaient à l'ébranlement laissé par la persécution, s'ajoutaient encore les fléaux physiques. La famine désolait le vieux monde. En 65, une peste avait fait dans Rome seule trente mille morts pendant une saison. La Lycie avait été en partie couverte par une irruption soudaine de la mer. Les tremblements de terre frappaient encore plus les esprits, car ils ne finissaient en un lieu que pour commencer dans l'autre. Le Vésuve préparait son effroyable éruption de 79. La Solfatare semblait être le puits de l'abîme, et c'est sous cette image qu'elle paraîtra dans l'Apocalypse. En outre, la naissance répétée d'enfants à plusieurs têtes étonnait les esprits. L'on fait entendre qu'elle fournira à Jean l'image de l'hydre ou de la Bête. Bref, le globe traversait une de ces convulsions phy-

siques qui sont souvent parallèles aux convulsions morales, où paraît la solidarité qui relie toujours le monde de la nature à celui de l'esprit. Rien n'est plus significatif à ce point de vue que les secousses qui agitèrent alors la planète, tandis que le monde religieux et politique allait changer ses assises. L'atmosphère se chargeait ainsi d'une électricité toujours plus intense. Quoi d'étonnant à ce que cette électricité se soit condensée dans l'Apocalypse?

Ainsi M. Renan suppose toujours que l'Apocalypse ou l'Antechrist, qui est son objet, est l'œuvre de tout le monde. Le temps de Néron, ce temps marqué par tant de sinistres, a frappé les consciences. Jean n'a été que leur organe, en donnant un corps aux appréhensions et aux espérances que cette époque faisait naître. Le temps était d'ailleurs aux apocalypses, aux symboles assyriens. L'Antechrist ressemble aux mythes, c'est une légende sortie du peuple, dont l'époque a fourni les éléments, les images et l'inspiration générale. On pourrait dès lors se demander s'il n'y a pas là une contre-épreuve du travail mythique qu'on soutient s'être accompli sur le vrai Christ? C'est nous qui posons cette question. L'auteur ne songe pas à s'en prévaloir, bien qu'elle surgisse d'elle-même du soin évident apporté par lui à souligner le caractère général du travail d'où est issue l'Apocalypse. En même temps, d'ailleurs, M. Renan insistera sur l'agrandissement que la personne de Jésus aurait subi à cette même époque dans les consciences. Nous l'avouons, la supposition est à demi-plausible en ce qui concerne l'Antechrist. Les événements frappants, qui se succédaient dans le monde, pouvaient solliciter les esprits à quelque enfantement gigantesque. Daniel, saint Paul par la seconde épître aux Thessaloniciens, les discours eschatologiques de Jésus, la forme de l'Evangile incarné dans un homme, avaient pu familiariser les esprits avec l'attente d'un ou de plusieurs antechrists. De là à prendre Néron pour l'objet de cette attente commune, il n'y a qu'un pas. Mais en résulte-t-il quoi que ce soit de compromettant pour la foi qu'avait l'église au véritable Christ? Nullement, car la christologie des derniers temps paraît déjà, nous l'avons vu, dans les plus antiques do-

cuments chrétiens. On ne saurait donc conclure de cette élaboration lente et confuse d'abord du type de l'Antechrist à quelque chose de semblable pour le véritable Christ. Puis il n'est pas sûr, et nous insistons là-dessus, que la grande figure de l'Antechrist telle qu'elle se montre dans l'Apocalypse, soit le produit de l'élaboration des masses. Cela est possible, cela est supposé par l'auteur avec un certain degré de vraisemblance, cela n'est pourtant pas certain. Il s'agirait, d'ailleurs, pour pouvoir résoudre cette question assez délicate et qui, quoiqu'on fasse, demeurera toujours un peu en suspens, d'en avoir résolu une autre. Il faudrait être sûr au préalable que la Bête représente bien l'homme du temps, Néron. L'étude de cette question nous conduit à l'examen de l'Apocalypse qui termine le livre. Après une si longue, une si minutieuse analyse des causes qui ont pu produire la légende, M. Renan a le droit de se donner le plaisir d'interpréter cette légende, et de vouloir vérifier par l'harmonie de son contenu les conclusions qu'il a déjà laissé entrevoir sur le caractère du document.

IV

L'Apocalypse s'ouvre par sept lettres, adressées aux anges des sept églises d'Asie-Mineure. Ces anges sont, nous dit-on, leurs anges gardiens. Dans les conceptions juives, surtout dans les conceptions cabbalistiques, chaque pays, chaque être avait son séraphin ; il y avait celui de la Perse, celui de la Grèce, celui du beau temps et celui de la pluie. Les comptes-rendus de l'académie des inscriptions laisseraient même supposer qu'il y eût un génie des contributions indirectes... Nous n'avons rien à relever dans l'interprétation qui nous est offerte des sept lettres, sinon la supposition que « la synagogue de Satan, » dont il est question dans la lettre à l'église de Smyrne, désigne le parti de Paul. Le nom de « Balaamites, » donné plus loin à quelques personnes de Pergame, s'adresserait encore au même parti. Enfin, l'épithète outrageante de « femme Jésabel » clôrait cette série d'insultes en s'appliquant à l'élément féminin

du même parti. Nous n'avons pas à observer que le laconisme de ces épithètes suffit à rendre l'interprétation qu'on en donne purement arbitraire, et même fausse, s'il est vrai que l'auteur de l'Apocalypse ait eu un caractère plein de charité vis-à-vis de ses collègues. Ce n'était pas la peine de se séparer avec éclat de l'école de Baur, si nous devions voir reparaître ses plus fâcheuses interprétations.

Nous passons sur la description de la cour céleste où nous introduit saint Jean, pour arriver plus vite au drame lui-même de cette histoire. Le premier acte de ce drame est rempli par la peinture symbolique des fléaux qui désolent l'empire romain. Chacun des sceaux laisse échapper quelque cavalier précurseur du jugement dernier, le sixième met le comble à l'attente, en réunissant toutes les épouvantes; le ciel devient noir, les montagnes sont jetées hors de leur place, le jugement que tout annonce va s'accomplir. Déjà l'Israël spirituel a été marqué pour être sauvé... Mais la catastrophe n'arrive pas. Dieu retient son souffle, et le septième sceau, qui semblait devoir contenir le déluge de sa colère, est consacré à une reprise du thème des six sceaux, à une nouvelle annonce du jour terrible. Ce sont les sept trompettes qui rappellent également les phénomènes naturels arrivés vers l'an 68. De même qu'après le sixième sceau, le voyant a vu marquer les élus au front, après la sixième trompette, il reçoit l'ordre de mesurer le temple et le parvis, tandis que Jérusalem sera livrée aux gentils pour trois ans et demi. Avec M. Reuss, M. Renan voit dans cette domination des gentils une allusion au siége; le judaïsme de l'auteur paraîtrait dans les espérances qu'il émet à l'égard du temple qu'il suppose devoir être conservé, et qui n'a pas encore été détruit par les Romains, au moment où il écrit. Ne serait-il pas plus conforme au langage symbolique de ce livre de considérer le temple comme une image nouvelle de ce peuple de Dieu, qui a déjà été figuré sous l'image de l'Israël spirituel; d'envisager la cité foulée par les gentils comme une représentation de ce parti juif qui a apostasié en crucifiant Jésus-Christ? Enfin, la septième trompette se fait entendre. Elle nous introduit dans l'avenir, sans abandonner toutefois la récapitulation des fléaux

qui annoncent le jugement. On s'étonnera sans doute de voir le présent et même le passé jouer un si grand rôle dans un écrit qui passe pour prophétique. Qui dit prophétie, ne dit-il pas par cela même prédiction? Sans doute, mais la prophétie n'est pas composée uniquement de prédictions, elle peut fort bien aussi renfermer en même temps des récapitulations ou des allusions au présent. Tout cela est plein d'instructions, même pour nous. Après tout, l'histoire connue est le meilleur garant de l'avenir, qui prolongera les lignes du passé. Esaïe, comme Daniel, ne s'est-il pas bien souvent occupé des monarchies antiques? Ajoutez que, lorsque les prophètes s'occupent de l'avenir, c'est pour annoncer ses grandes espérances et ses grandes tristesses, plutôt encore que pour deviner des événements particuliers et en détail. Le système d'interprétation qui fait commencer l'annonce de l'avenir à la septième trompette se justifie d'ailleurs par le sens qu'il sait trouver au mystérieux rébus de la Bête. Après cela, il ne faut pas non plus vouloir trouver partout des allusions aux événements contemporains de l'apôtre. Quand M. Renan explique le beau symbole de la femme qui a le diadême de douze étoiles sur la tête, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, quand il voit dans son histoire un épisode de la fuite de l'église à Pella, l'indication même du gué qu'elle trouva dans le Jourdain, il reprend au rebours le système traditionnel pour qui chaque fait impliquait un détail de l'avenir. Seulement ce qui était une allusion à l'avenir est pour M. Renan l'écho d'un fait particulier contemporain. Nous goûtons aussi peu la première méthode que la seconde, et la seconde que la première. Que dire, par exemple, de l'interprétation d'Auberlen qui a vu dans les flots vomis par le dragon, après la femme, non pas un obstacle mis par le Jourdain à la fuite de l'église, mais l'invasion des Barbares; pour qui le soleil, qui brille sur la tête de la femme, est le signe de la puissance divine, tandis que la lune qui figure aussi sur sa tête, astre d'un éclat emprunté, représenterait plutôt la puissance mondaine? Cet exemple nous suggère quelques réflexions. La réserve qu'il convient d'apporter dans l'étude des petits détails de la parabole n'est-elle pas de mise, lorsqu'on ouvre les sym-

boles de détail de l'Apocalypse, qui bien souvent concourent à fortifier une idée générale, sans devoir y ajouter une nuance particulière? N'avons-nous pas ici dès lors une nouvelle figure toute générale de la protection que de mille manières Dieu exerçait sur l'Israël spirituel? Enfin, nous revenons là-dessus, ces grandes lignes elles-mêmes, pour s'appliquer d'abord à des événements prochains ou contemporains, ne sont-elles pas l'image de la lutte que dans tous les temps les enfants de Dieu soutiennent contre le mal? Ne devons-nous pas par analogie, mais par analogie seulement, y chercher une application nous velle dans le présent, comme nous découvrons dans les similitudes des vignerons ou de l'enfant prodigue, qui mettent avant tout en relief les dispositions des juifs et des païens vis-à-vis de l'Evangile, des applications pour toutes les époques?

Le symbole qui a donné lieu au plus grand nombre de controverses est certainement celui du dragon rouge aux sept têtes et aux dix cornes, dont la queue colossale balaie après elle les étoiles du ciel. C'est Satan, nous dit M. Renan, mais sous les traits de la plus puissante de ses incarnations, de la puissance romaine. Le rouge, c'est la pourpre impériale, peut-être aussi le sang des martyrs. Le savant historien n'a pas eu a découvrir les autres rapprochements qu'il signale entre cette hideuse figure et l'empire. Ils ont été mis en lumière il y a quelque quarante ans, par quatre savants qui se trouvaient entrer, sans s'être concertés, dans la même voie : Frizsche, Benari, Hitzig, Reuss. Retraçons les principaux traits de ce système qui a inspiré M. Renan, sans nous perdre dans ses innombrables variantes.

En premier lieu l'auteur de l'Apocalypse nous fournit lui-même les plus précieuses indications sur la patrie du monstre qui incarne le mal, lorsqu'il nous dit que la prostituée mystique assise sur le dragon est Babylone ; bien plus, que les sept têtes de l'hydre représentent sept collines. Ne faut-il pas reconnaître ici Rome aux sept collines, l'impure cité où les abominations païennes s'étaient donné rendez-vous, véritable Babylone du temps où écrivait Jean? Sur ce premier point aucun doute. Nous sommes évidemment transportés à Rome.

L'auteur de l'Apocalypse nous dit aussi que les sept têtes sont sept rois, cinq sont déjà tombés, le sixième demeure, le septième ne doit régner qu'un peu de temps et n'est pas encore venu, enfin il y en aura un huitième qui sera la véritable incarnation de la bête, mais se trouvera être en même temps un des rois précédents, ce qui fait que nous pouvons nous borner à n'en compter que sept. Sur chacune de ces têtes enfin l'auteur a lu un nom de blasphème. Suivons ces indications et voyons si elles tournent également nos regards vers Rome. Ces têtes qu'on dit être autant de rois désigneraient, dans l'interprétation que nous suivons, des empereurs. Jean à ce point de vue aurait écrit après le cinquième, puisqu'il déclare que le roi existe encore. Mais quel est ce cinquième empereur? Les empereurs romains se succèdent dans l'ordre suivant : Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Néron. Néron serait donc le cinquième, et Galba le sixième, celui sous lequel écrit Jean. Le septième, Othon, allait venir, et en ce temps agité l'on pouvait prédire qu'il ne régnerait qu'un peu de temps : or c'est là, on s'en souvient, le caractère donné à la septième tête. Enfin le huitième empereur, qui devait être l'un des sept précédents, la tête blessée d'un coup d'épée mais guérie, serait Néron dont tout l'Orient attendait le retour. Toutes ces indications données par Jean s'accordent donc assez bien jusqu'ici avec la supposition que le monstre représente l'empire de Rome. D'un autre côté le nom de blasphème écrit sur chacune des têtes correspond au titre de Sébaste, d'Auguste ou de Divus que prenaient ces empereurs, et à leur prétention de faire adorer leur statue, à l'apothéose qui suivait leur mort. Leurs monnaies estampillées seraient ce signe de la bête sans lequel on ne peut acheter ni vendre. Enfin les dix cornes figuraient les dix proconsuls romains, personnifiant la puissance de l'empire dans les provinces.

Un dernier indice semble confirmer cette hypothèse. L'auteur de l'Apocalypse, pour aider à lever le voile qui cache la figure de l'Antechrist, nous dit que son chiffre est de 666. Or, en écrivant en hébreu le nom de Néron-César : נרונקסר, on obtient exactement 666. נ = 50 ; ר = 200 ; ו = 6 ; ן = 50 ; ק = 100 ; ס = 60 ; ר = 200, total 666. Ce qui vient encore à

l'appui de cette hypothèse, c'est qu'en écrivant *Nero*, forme latine, on trouve 616, chiffre qui est en harmonie avec la variante de certains manuscrits occidentaux qui indiquent 616 comme le nombre de la Bête. Il est d'ailleurs hors de doute que l'ancienne église a appliqué à Néron le nom d'Antechrist, cela résulte des passages de Lactance, Jérôme, Commodien. Un signe curieux en outre à l'appui de cette thèse est qu'en arménien le nom d'Antechrist est *Neren*, où l'on peut reconnaître aisément une contraction de Néron.

Nous avons emprunté ce dernier détail à M. Réville. Si maintenant vous rapprochez de l'ingénieuse concordance qui se trouve régner entre tous ces symboles, quand on les interprète ainsi que nous avons fait, l'impression produitepar les persécutions dont l'empire avait donné le signal, par les fléaux qui le désolaient comme un châtiment, par le siége de Jérusalem, vous sentirez peut-être ce que ce système a de plausible. Le livre lui-même, s'il a cette acception, cesse de demeurer une pierre de scandale au milieu du canon des Ecritures. L'on conçoit qu'il ait rempli sa mission d'avertissement et de consolation au milieu des générations auxquelles il était destiné et qui avaient plus facilement que nous le mot de cette énigme. Il a pu être couvert d'obscurités pendant les siècles suivants, sans que le mystère postérieur eût nui en rien à son but qui était rempli. Les voiles dont l'auteur recouvre sa pensée s'expliquent par la nécessité de ne pas irriter davantage les persécuteurs. Mais ils n'ont pas nécessairement caché à la génération menacée les souffrances qui allaient revivre avec l'esprit de Néron en même temps que le triomphe final.

Nous connaissons les objections élevées contre ce système. On lui a reproché entre autres de dénaturer l'orthographe ordinaire du nom de César. Une inscription nabatéenne, recueillie par M. de Voguë, renferme dans le nom de César une lettre de plus que n'en comptent les partisans de l'interprétation moderne, un י après le ק. Or ce י qui a une valeur numérique porterait le chiffre de la Bête à 676. M. Renan, qui a cité cette inscription a répondu à l'argument qu'on en pourrait tirer contre lui, en montrant que le *iod* est retranché dans des in-

scriptions postérieures, ou en citant l'exemple de dérivés dans lesquels cette lettre disparaît. Il reste d'ailleurs toujours la ressource de lire dans ce rébus sacré, avec Irénée, *Lateinos*. En ce cas la réalité représentée par les têtes serait toujours la succession des empereurs, et la Bête désignerait toujours la puissance romaine. On nous objecte tout d'abord, il est vrai, que si la huitième tête, la tête blessée à mort et guérie, doit représenter le retour de Néron, Jean aura été nécessairement un faux prophète! Néron en effet n'est pas revenu. On déclare de plus que cette interprétation est en flagrant désaccord avec les indications données sur l'Antechrist dans la première épître dû même auteur et dans la deuxième lettre aux Thessaloniciens. Au chapitre second de cette épître, saint Paul parlant de l'homme de péché s'écrie : « Vous savez ce qui le retient présentement ; » on en conclut que ce pouvoir qui l'arrête est celui de Rome, que Rome par conséquent est en inimitié avec l'Antechrist et non pas sa figure même. Mais l'interprétation de ces mots n'est pas elle-même certaine. Ils peuvent très bien désigner cette volonté de Dieu, sans laquelle rien n'arrive, et qui a fixé son heure à la liberté du mal ; d'ailleurs en nous disant que l'homme du péché s'assied dans le temple même de Dieu, saint Paul semble parler de l'empereur qui recevait le titre de divin. Ensuite le nom d'Antechrist peut très bien avoir été un nom générique pour les apôtres ; rien ne s'opposerait en ce cas à ce qu'il fût donné à l'un par Paul et à l'autre par Jean. Saint Jean dans les passages cités : 1re épître II, 18-22 ; IV, 3, nous dit qu'il y a plusieurs Antechrists. Qu'est-ce à dire ? Sinon que l'Antechrist est ce qu'il y a de plus fluide, un principe qui se personnifie tour à tour et peut recevoir plusieurs visages. Nous ne voyons pas ce qui en ces mots pourrait empêcher plus tard l'apôtre d'appliquer le nom d'Antechrist à Néron. Quant à l'erreur où serait tombé Jean en partageant l'illusion de tout son temps qui attendait le retour de Néron, nous ne voyons pas qu'il soit nécessaire de la lui prêter. Nous répugnons à dire avec M. Sabatier, qui se rattache à l'interprétation historique, que l'apôtre s'est trompé. Pourquoi, s'il est avéré que l'Antechrist est pour

Jean un esprit, l'esprit mauvais, ne pas considérer ce retour mystérieusement annoncé comme une recrudescence de l'esprit qui avait animé Néron, qui s'est incarné en lui et fait de lui la véritable et entière représentation de la Bête ? N'est-ce pas en un sens spirituel que l'Apocalype prophétise le retour des deux témoins, de Moïse et d'Elie ? Les anciens prophètes ne lui avaient-ils pas donné l'exemple ? Nous nous rangeons à l'opinion de M. de Pressensé, quand il pense que le nom de Néron joue dans la peinture prophétique de l'Apocalypse le même rôle que celui de David ou de Cyrus dans les prophètes. C'est donc en le dépouillant de ce qu'il renferme d'un peu libre pour la personne de Jean et ses prévisions que nous admettons le système historico-moderne. Nous aurions même bien des réserves à émettre sur certains détails de l'exposition que M. Renan a faite de ce système. Ainsi le savant historien compte Jules-César parmi les empereurs, ce qui porterait Néron au sixième rang au lieu de le laisser au cinquième, ainsi que le veut la date fixée par M. Renan à la composition de l'Apocalypse, et l'esprit général dans lequel il explique le hideux symbole.

Maintenant qu'est le faux prophète qui accompagne la Bête, et est appelé lui-même une seconde bête ? Il est difficile de le dire. On a pensé à Simon le Magicien ; l'école de Tubingue, comme de raison, y a vu saint Paul. Rendons cette justice à M. Renan qu'il n'a pas suivi cette école en ce passage ; il nous dit simplement qu'il y a là quelque personnalité inconnue. Quant à nous, fidèles à la méthode qui voit dans ces incarnations des tendances aussi bien que des individualités historiques, nous verrions peut-être dans cette figure, soit l'expression de la philosophie sceptique qui allait apporter au paganisme le secours de ses sarcasmes, et qui régnait déjà dans les classes cultivées ; soit cette philosophie platonicienne et gnostique qui devait essayer de remplacer l'évangile ; soit le travail haineux que les prêtres allaient chercher à accomplir au sein des masses lorsqu'ils se verraient menacés. Souvenons-nous que tous les systèmes, qui ne se piquent pas de mettre partout des noms propres, éprouvent une certaine difficulté à caractériser la se-

conde bête, dont la figure est d'ailleurs laissée par Jean lui-même dans un certain vague et n'a pas autant de traits indicateurs que la première. M. Godet qui voit dans les têtes de la Bête la succession des grandes monarchies antichrétiennes du passé et de l'avenir, pour qui l'Antechrist doit sortir du peuple qui a donné au monde le Christ, n'a pas précisé non plus le rôle du prophète. Il se borne à dire que le Salomon de l'impiété trouvera infailliblement près de lui quelque grand prêtre disposé à le servir.

Une fois au clair sur cette sombre pensée de l'énergie que Rome doit déployer au service du mal, dans l'avenir comme dans le passé, puisque l'esprit de Néron doit ressusciter, la fin de l'Apocalypse se déroule aisément. Après quelques épisodes propres à rassurer de nouveau les fidèles, une cérémonie céleste analogue à celle qui a précédé l'ouverture des sceaux annonce les coupes de la colère divine. Ces coupes sont de nouveaux préludes du jugement dernier, une reprise de la grande annonce prophétique qui remplit ce livre. Après la septième coupe nous touchons au dénouement tant de fois attendu, au jugement de Dieu. Il commence par la grande coupable, la ville de Rome. Elle est pillée par les rois armés contre elle ; ils se sont ligués avec les dix proconsuls révoltés et amènent sa ruine. Puis la Bête elle-même, la puissance romaine désormais représentée par les dix proconsuls, les hommes qui aidaient à faire et à défaire les empereurs, la Bête est détruite. Le Messie l'anéantit du souffle de sa bouche. Il apparaît monté sur un cheval blanc, il ressuscite ses élus qui régneront sur la terre pendant mille ans. Un paradis s'établit pour tout ce temps au centre du monde, il a une ville sainte, Jérusalem. Enfin, une nouvelle révolte de la puissance du mal rassemblera Gog et Magog, les personnifications des nations scytiques ou barbares contre Jérusalem, mais Satan sera de nouveau vaincu, cette fois à toujours. La résurrection générale, le jugement dernier, le renouvellement des cieux et de la terre, la description de la nouvelle Jérusalem sont les magnifiques tableaux sur lesquels ferme le livre.

Quelque jugement qu'on porte sur le fond de l'Apocalypse,

elle reste en tout cas unique à nos yeux pour la forme, la richesse luxueuse des ornements, leur abondance, et le rhythme à la fois savant et simple qui a présidé à leur distribution. Cette forme a pu, ainsi que l'en accuse M. Renan, pousser l'art chrétien vers la recherche des décorations riches, elle n'en est pas moins admirable en son genre. On l'a comparée à la cathédrale gothique. Les deux œuvres ont le même symbolisme raffiné, la même forêt de figures et de colonnes, la même unité de plan. L'avertissement et l'encouragement alternent en effet dans les sept lettres adressées aux églises ; ils alternent dans le corps du livre ; après les sceaux comme après les trompettes, il y a des pauses qui montrent le triomphe des enfants de Dieu. La prophétie particulière ou la prédiction directe de l'avenir court autour des sept coupes, elle les précède immédiatement pour annoncer l'Antechrist, elle les suit pour annoncer le jugement de cet adversaire. Les coupes sont elles-mêmes au milieu de la prophétie comme un écho du roulement de tonnerre qui a ouvert l'ouvrage avec les sceaux et les trompettes. Un grand art a donc présidé au plan, à l'unité et à la variété de cette œuvre qui nous rappelle ces pièces de musique où la mélodie reprise et laissée reparaît jusqu'à la fin, ou ces poésies dont le refrain revient tantôt au milieu de la strophe, tantôt à son terme. Le nombre sept est comme le mètre de cet étrange poëme, mais il alterne lui-même avec son diviseur trois et demi. Nous avons ici mieux qu'un joujou d'or roide, ainsi que l'appelle M. Renan. Ce livre a dans son plan la flexibilité, le gracieux caprice ; celui-ci se marque en particulier par la disposition que nous avons assignée à la prophétie autour des coupes. Ce n'est pas non plus une œuvre ainsi que le lui reproche M. Renan, qui fasse seulement appel à la nature inorganique et minérale pour son ornementation ; par exemple les cavaliers qui courent en frise autour d'elle sont bien vivants et leur sublime départ vers un monde qu'ils vont broyer de leur sabot a hanté souvent les rêves des poëtes et des peintres. Certes la statuaire qui prend pour objet la figure humaine est un art plus noble. Nous sommes loin ici de la Grèce sculptant la figure humaine et représentant Jupiter Olympien avec un visage

d'homme. Mais la Bible aussi a eu sa statuaire, c'est le récit des synoptiques qui nous a montré Jésus de Nazareth sous le pur soleil de Galilée, et je ne sache pas que Phidias, opposé par M. Renan à saint Jean, ait jamais créé une figure aussi belle et aussi vraie. L'évangile selon saint Jean est lui-même une sculpture plus inspirée que celle des synoptiques, tout en restant humaine. La vision smaragdine du voyant de Patmos nous présente une autre face de l'art éternel, la face architecturale ; or c'est celle qu'a préférée l'antique Orient avec ses palais immenses, leurs trésors de pierres précieuses et les chimères qui en gardent la porte. Semblable à ces cathédrales placées en face des monuments de la renaissance, et qui servent en certaines villes à faire ressortir les pures formes de ces derniers, l'Apocalypse avec ses rhythmes, ses nombres sacrés rend plus complète la cité des écritures.

V

En guise d'épilogue M. Renan a ajouté un chapitre sur la fortune du livre, et trois autres sur les événements qui terminèrent la révolte de Judée. Nous les analyserons brièvement à titre de conclusion.

Dans le chapitre qui traite de la fortune du livre de l'Apocalypse, son historien s'attache à montrer que la tradition de la signification du symbole de la Bête se conserva assez longtemps, avec des intermittences toutefois. Ce n'est que dans le XIIe siècle, avec Joachim de Flore, que nous entrons dans l'océan des imaginations sans limites. L'auteur ne nous dresse pas la liste des noms divers qui ont été donnés depuis à l'Antechrist, appelé tour à tour Luther par les catholiques, le pape par les protestants, Mahomet par les catholiques et les protestants, Napoléon avec Hengstenberg et son école. On prétend même que des unitaires anglais se font fort de découvrir dans le chiffre 666 la doctrine orthodoxe de la Trinité, soit les deux mots grecs *trias en*. Si, malgré tout, l'esprit humain ne se décourage pas de lire ce livre, c'est que le mystère l'attire comme

l'abîme, c'est que ce livre étrange a au milieu de ses obscurités des clartés, des promesses qui illuminent d'un mot tout l'horizon de la vie spirituelle.

Les chapitres suivants de l'*Antechrist* achèvent le récit des événements dont saint Jean avait vu le commencement en écrivant son livre. L'avénement des Flaviens au trône avait retardé la répression de la révolte juive; leurs intrigues politiques ne leur avaient pas permis de vouer tous leurs soins à la guerre. Enfin Titus reprit celle-ci avec vigueur et Jérusalem tomba. Elle avait été auparavant désolée par la faim, par la rage, le désespoir de ses habitants. Titus non plus n'avait pas ménagé ses ennemis. Chaque jour, cet empereur, surnommé les délices du genre humain, faisait crucifier cinq cents prisonniers avec des raffinements odieux; le bois même vint à manquer pour ces horribles exécutions. Le 9 août les Romains étaient assez avancés pour tenir un conseil de guerre sur la convenance qu'il y aurait à laisser subsister le temple. Josèphe, qui était dès lors dans l'entourage de Titus affirme que celui-ci opina pour sauver un si admirable ouvrage, tandis que Tacite prétend qu'il aurait insisté sur la nécessité de détruire un édifice auquel se rattachaient tout sorte de superstitions. Josèphe confirme son récit en attribuant la destruction du temple à l'accident que tout le monde connaît. Mais Dion Cassius prétend que loin de retenir ses soldats, Titus dut employer la force pour les faire pénétrer dans ce lieu qui leur faisait éprouver une religieuse terreur. Ce qui est certain, c'est qu'il se fit un affreux carnage des Juifs ; on ne s'arrêta que lorsqu'on fut las de tuer. La table d'or, les chandeliers d'or, le voile du Saint des Saints, le livre sacré de la thora, furent emportés par les vainqueurs, ornèrent leur triomphe à Rome, puis le musée que les Flaviens avaient ouvert dans le temple de la Paix.

C'était, dit M. Renan, le triomphe de notre race sur la forteresse du sémitisme, la victoire du droit de la raison sur le droit des révélations. Victoire éphémère, car, après tout, Jérusalem dominera Rome ; il est vrai que ce sera la nouvelle Jérusalem qui est issue du christianisme de l'église ! La disparition de l'antique cité juive fut pour celle-ci des plus heu-

reuses, elle tua le judéo-christianisme. C'est ainsi, affirme-t-on, que l'occupation de Rome par le roi d'Italie sera probablement la délivrance du catholicisme qui gémit sous le joug de la curie.

En quittant ici le guide savant qui nous a conduit de l'an 61 à l'an 73 de l'ère chrétienne, nous avons le sentiment d'avoir été dirigés par un esprit éminent qui connaît à fond les ressources de son sujet, qui l'aime puisqu'il s'y promène par plaisir, et dont le talent était plus propre qu'aucun autre à le faire aimer de ceux qui ne l'auraient pas encore goûté. C'est là l'apostolat de M. Renan. Il pose devant un public, que n'atteignent pas les spécialistes, la question religieuse sous sa forme la plus grave, sous la forme du problème des origines chrétiennes. A ceux qui disent qu'il n'est pas besoin de théologie et que la religion suffit, il répond que la religion la plus simple a encore sa théologie. Il montre qu'on ne peut se passer d'une opinion sur les plus importantes questions de l'histoire. C'est par là qu'il sert très efficacement la théologie. On peut ne pas partager son point de vue général, et c'est notre cas, on peut le regretter, on ne pourra méconnaître la liberté dont cet esprit fait parfois preuve au sein du parti dans lequel il est enrôlé. Par là il sert mieux que la théologie, il sert la vérité elle-même, l'esprit de foi et de conviction. Aussi emportons-nous de son *Antechrist*, du spectacle que l'auteur nous a donné de sa propre âme, une impression plus salutaire et plus respectueuse que celle que nous avons gardée des *Dialogues et fragments philosophiques*. Quand le scepticisme ne paraît pour exercer son œuvre de dissolution que sur l'esprit de parti, il est une force, une supériorité d'intelligence et il faut savoir lui rendre grâce. Même quand son indépendance ne dure pas, c'est déjà beaucoup qu'elle se soit affirmée.

J. GINDRAUX.